

LE
GRAND GALEOTO

DRAME DE

JOSÉ ECHEGARAY

TRADUIT

PAR

MADAME DE RUTE



MADRID :

ESTABLECIMIENTO TIPOGRÁFICO DE LOS SUCESORES DE RIVADENEYRA,
impresores de la Real Casa.

Paseo de San Vicente, número 20.

1883.

LE
GRAND GALEOTO

DRAME DE

JOSÉ ECHEGARAY

TRADUIT

PAR

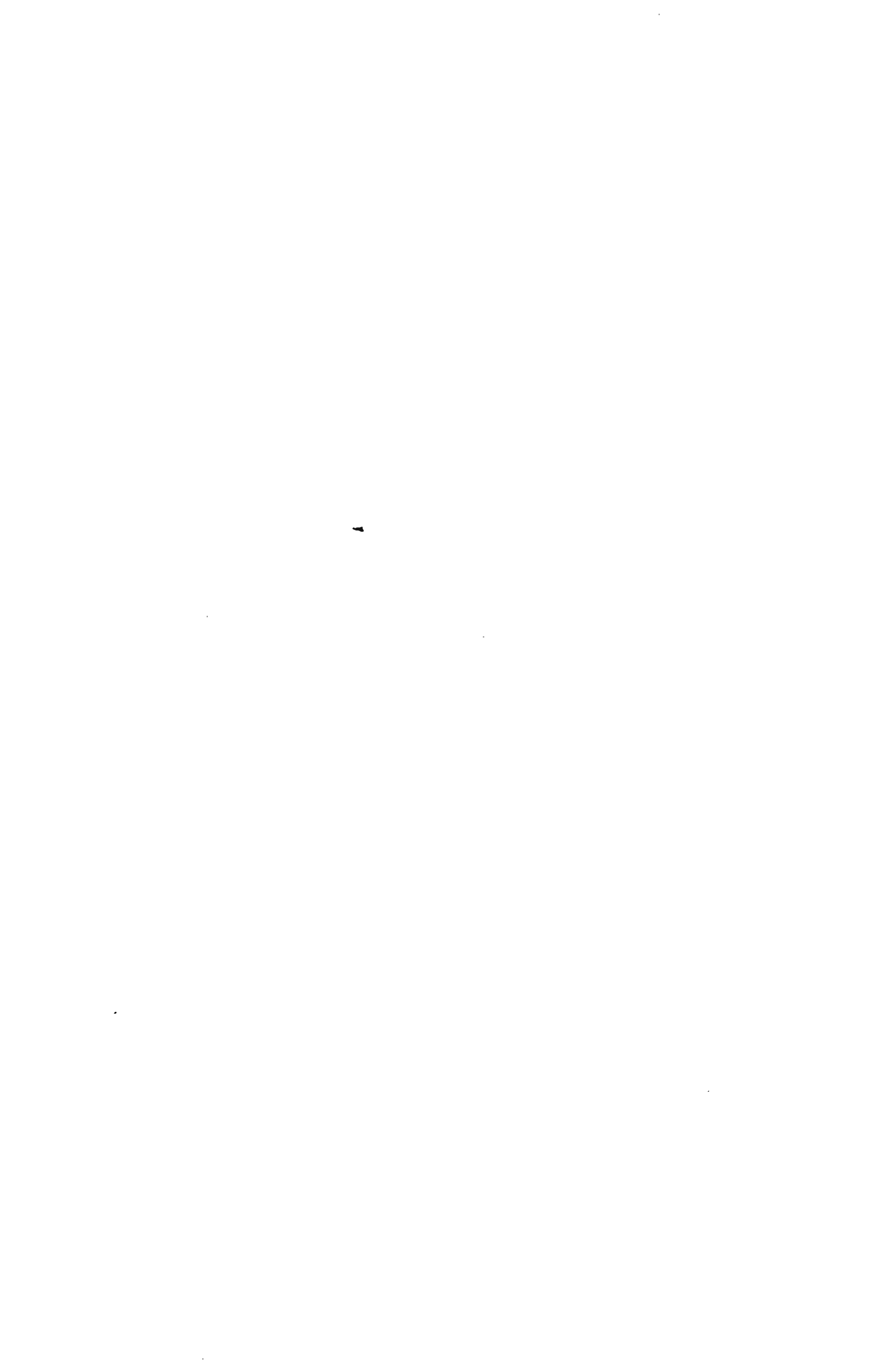
MADAME DE RUTE



MADRID :

ESTABLECIMIENTO TIPOGRÁFICO DE LOS SUCESORES DE RIVADENEYRA,
impresores de la Real Casa.
Paseo de San Vicente, número 20.

1883.



LE GRAND GALEOTO

PRÉFACE DU TRADUCTEUR (1).

Il y a partout des esprits vraiment privilégiés, membres détachés de l'heureuse famille, peu nombreuse, dont Virgile disait :

. *Pauci quos æquis amavit*

Juppiter.

qui se distinguent, les uns par une aptitude spéciale et supérieure, les autres, par l'universalité de toutes les aptitudes, par le don, en quelque sorte divin, de faire vibrer toutes les cordes de la lyre, de tirer de toutes des sons harmonieux et qui ravissent.

Tel est en Espagne, parmi ces derniers, Mr. José Echegaray. Ingénieur distingué, auteur de plusieurs ouvrages remarquables sur les mathématiques, la physique, l'économie politique, — député, ministre, il a partout marqué sa place avec éclat jusqu'au moment où, abordant le théâtre, à la grande surprise du public, sinon de ses amis, il y a conquis les suffrages de tout Madrid. On a de lui déjà plusieurs drames et une comédie. Je n'en parle pas : ces œuvres sont connues. Je n'ai à m'occuper que du *Grand Galeoto*.

Il y aurait une curieuse étude à faire sur le théâtre d'Echegaray, sur l'esprit qui le caractérise, sur les mœurs qu'il traduit, et ses rapports de ressemblance et de différence avec la littérature étrangère contemporaine. Mais malgré l'intérêt qui s'y rencontrerait et l'attrait qui nous y sollicite, je ne veux parler aujourd'hui que de l'avant-dernier de ses drames, *Le Grand Galeoto*, et encore ne puis-je en dire que quelques mots, pour signaler l'originalité de l'idée qui préside à l'œuvre, et la qualité maîtresse du talent de l'auteur.

Ce qu'il y a d'original dans la conception du drame que tout Madrid a applaudi, peut échapper par sa simplicité même. Il s'agit de la calomnie et de ses effets, et rien de cela n'est nouveau sous le soleil. Tout le monde sait par cœur la fameuse tirade de Beaumarchais, si admirablement traduite par Rossini, et tout le monde y pense en écoutant la pièce de Mr. Echegaray. Mais lorsque on y regarde de près, on s'aperçoit bien vite que, si l'auteur a pris un thème banal, il a su le transformer, le marquer d'une empreinte nouvelle. Est-elle du premier venu, est-elle d'un accent vulgaire, cette con-

(1) Mr. Echegaray a bien voulu nous donner l'autorisation de traduire et de faire représenter son drame en français. Cette traduction sera mise à la scène à Paris au mois de Novembre prochain.

ception de la calomnie anonyme, qui est partout et n'est nulle part, partout sentie, partout insaisissable, qui, pourtant, finit par prendre corps, et, après avoir causé toutes sortes de ravages dans tous les cœurs, enfante peu à peu, par une sorte de logique fatale, le crime même qui lui avait servi de matière et de thème? «Calomniez, calomniez, il en reste toujours quelque chose.» C'est ce que tout le monde sait, et Figaro n'a pas fait là une grande découverte. Ce qui est nouveau, ce que tout le monde n'aurait pas trouvé, même à l'aide de Figaro, c'est que la femme calomniée est jetée, par cela seul qu'elle est calomniée, par les seuls effets répétés, reproduits sous mille formes diverses de la calomnie, sur la pente redoutable et, pour ainsi dire, dans les bras où l'on avait prétendu l'avoir vue se précipiter d'elle-même.

L'action n'est pas aussi simple que l'idée, et cela se conçoit. Il ne suffit pas ici de voir la force qui agit dans la crise suprême; il faut la suivre du point de départ au point d'arrivée. Il faut voir comment la calomnie anonyme se forme, s'accroît dans sa marche oblique et ténébreuse; comment elle agit sur l'entourage, sur les amis désintéressés, sur le principal des intéressés—le mari—sur la femme calomniée, sur son prétendu complice. Il faut sonder les cœurs et les veines de tous les personnages, puis montrer par quel enchaînement, par quelle succession de faits, arrive le dénouement fatal, qui justifie le titre si original donné par l'auteur à son œuvre, *El Gran Galeoto*.

On sait que ce titre est emprunté à l'épisode de Françoise de Rimini, au 5.^e chant de *l'Enfer*, *Galeotto fu il libro à chi lo scrisse*, Galeoto l'infâme entremetteur, *l'infame sensale tra Ginevra é Lancillotto*, comme dit un commentateur du grand poète florentin.

Ce serait se tromper, toutefois, que de croire que le drame est compliqué à ce point qu'on ne puisse le suivre dans ses phases diverses. Les phases principales se détachent nettement sur le fond, si compliqué qu'il soit, ou qu'il paraisse être, par la rapidité en quelque sorte classique des événements.

Qu'on en juge.

Julien, banquier célèbre, a reçu chez lui Ernest, fils d'un ami, auquel il doit la reconnaissance la plus grande et la plus motivée. Julien a quarante ans: sa femme en a vingt. C'est une chance heureuse pour les mauvaises langues, et Dieu sait s'il en manque à Madrid. La calomnie ayant ainsi matière pour son œuvre s'en acquitte en conscience. Ce sont, d'abord, de simples *on dit*, qui prennent peu à peu de la consistance. Le bruit se colporte; il arrive aux intéressés, et un beau jour Ernest apprend dans un café qu'il est l'amant de Théodora, la femme de son bienfaiteur. De là, provocation et duel. Le mari, qui est mis au courant de ce qui se passe, vent conjurer le mal qui peut résulter de l'éclat, et se met au lien et place d'Ernest son insu. Il est blessé, tandis que sa femme, qui a appris le duel mais qui en ignore le dénouement, croyant que c'est Ernest qui se bat, se rend chez lui pour le dissuader de le faire dans l'intérêt de sa réputation et de l'honneur de son mari. Surprise en tête à tête par son beau-frère, qui déjà prévenu par les bruits répandus, reste désormais convaincu, elle se trouve

désarmée devant la calomnie qui l'étreint de toutes parts. Dès lors, l'œuvre se poursuit avec acharnement.

Le mari, après le duel, est transporté chez Ernest pendant que sa femme s'y trouve. Blessé mortellement, le malheureux se sent envahir dans l'hallucination de la fièvre, par les soupçons qu'il avait toujours repoussés avec horreur. Enfin, les deux calomniés sont acculés dans une situation telle que tout tourne contre eux, que le moindre effort fait par eux pour se défendre, devient une preuve qui les accable. Et il arrive ce qui était inévitable, que le sentiment qui leur avait été prêté gratuitement, naît de lui-même dans leur cœur, et qu'après la mort de Julien, Ernest peut s'écrier avec raison devant ceux qui ont recueilli l'infamie et qui la lui jettent encore à la face :

—«Vous avez semé le mensonge; je le récolte. Et dites-le! racontez le! Que les échos de la ville le répercutent! Mais si quelqn'un demande: quel a été le médiateur infâme de cette infamie, répondez à celui-là: C'est toi-même et avec toi les langues des impudents et des sots!»—

Je n'ai fait qu'esquisser le drame, mais il est facile d'y saisir le caractère d'unité et de simplicité que j'accusais tout à l'heure. Les incidents sont nombreux; les mouvements sont multiples, comme dans toute action précipitée où les passions sont aux prises, où les impressions courent les unes sur les autres. Il n'en reste pas moins vrai que les trois termes de toute action, *le commencement, le milieu et la fin*, se distinguent nettement aux yeux du spectateur. Je puis, en outre, ajouter que l'auteur a observé la grande règle si souvent oubliée et qu'un législateur du Parnasse formulait ainsi :

«*Que le début, la fin, répondent au milieu.*»

La lyre est bien accordée, et le chant est harmonieux.

J'ai parlé de la qualité maîtresse de l'auteur, et j'aurais voulu y insister, mais l'espace me manque.—Je dirai toutefois que, si l'intérêt du drame gît dans *le crescendo* de la calomnie et dans les incidents divers qui l'engendrent, il est aussi dans l'observation psychologique et morale à laquelle a donné lieu le drame extérieur, et c'est là ce qui en constitue précisément la qualité maîtresse. M. José Echegaray est un artiste assurément, un véritable poète; mais c'est aussi un moraliste, un observateur de la famille des Larocheffoucauld et des Joubert. C'est par là, surtout, qu'il serait intéressant à étudier et à faire connaître au grand public Européen.

Je donne l'exemple.

MARIE LÉTIZIA DE RUTE.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Je dédies ce drame à

TOUT LE MONDE,

car c'est la bonne volonté *de tous*, et non mon mérite, qui a fait son succès.

A tous, oui. Au *public*, qui avec un grand instinct et un profond sentiment moral, a compris tout d'abord l'idée dominante de mon œuvre, et l'a prise gracieusement sous sa protection: à la *Presse*, qui s'est montrée pour moi si bienveillante, si généreuse et qui m'a donné des preuves de sympathie que je n'oublierai jamais; aux *artistes*, qui, avec un aussi juste qu'exquis sentiment, ont su donner la vie aux personnages de mon drame, tantôt en leur prêtant une mâle énergie, tantôt en se montrant des comédiens dignes d'égaliser les grands maîtres de la scène, toujours avec un tact et une finesse remarquables, quand il y avait des périls scéniques à éviter.

Je suis donc le débiteur de tout le monde, et c'est à tout le monde qui je veux donner, en ces quelques mots, un témoignage de ma sincère gratitude.

José Echegaray.

PERSONNAGES.

THÉODORA, femme de
JULIEN.
MERCÉDES, épouse de
SÉVÈRE.

PEPITO, fils de Sévère et de Mercedes.
ERNEST.
UN TÉMOIN.
DEUX DOMESTIQUES.

La scène se passe de nos jours, à Madrid, vers 18..

La scène représente un cabinet de travail. A gauche un balcon: à droite une porte: presque au centre une table couverte de papiers, de livres, avec une lampe allumée: du côté droit un sofa. Il fait nuit.

SCENE PREMIERE.

ERNEST assis devant la table et prêt à écrire.

ERNEST. Rien!... C'est impossible!... C'est lutter avec l'impossible. L'idée est là: elle s'agite dans mon cerveau fiévreux, je la sens; parfois un éclair intérieur l'illumine, je la vois... Oui, je la vois avec sa forme flottante, avec ses contours vagues, et dans ses replis les plus cachés. Tout à coup résonnent des voix qui l'animent, des cris de douleur, d'amoureux soupirs, des éclats de rires sardoniques... tout un monde de passions qui vivent et qui luttent... qui semblent m'entourer comme d'un cercle et remplir l'espace! Alors, alors, je me dis à moi-même: «voici le moment:» je prends la plume, et le regard perdu dans l'espace, l'oreille attentive, contenant les battements de mon cœur, je m'incline sur le papier... mais, oh! sarcasme de l'impuissance!... Les contours s'effacent, la vision s'évanouit, les cris et les soupirs s'éteignent..., et puis rien, rien que le néant qui m'entourne!... Avec lui, la monotonie du vide, de la pensée inerte, d'une lassitude somnolente!... Pire que cela encore: l'impuissance d'une plume immobile et d'un papier sans vie, sans la vie que lui donnerait l'idée. Hélas!... que de formes sait prendre ce néant sombre et silencieux, et comme il se rit des créateurs de mon espèce! Formes aussi changeantes que nombreuses: tableaux sans couleurs, blocs de marbre sans contours, rumeurs confuses produites par les vibrations du chaos; mais de toutes ces formes, aucune plus irritante, plus insolente, plus traîtresse, que cette misérable plume et cette feuille blanche! (Il jette la plume.) Ah!... je ne puis te remplir, du moins je puis t'anéantir, misérable complice de mes ambitions et de mon éternelle humiliation! (Déchirant le papier.) Tiens, je te mets en pièces, en morceaux, en tous petits morceaux... (Silence.) Allons! par bonheur personne ne m'a vu; en vérité, ma colère est aussi ridicule qu'injuste. Et pourtant, non... je ne céderai pas. Je poursuivrai le but, jusqu'à la victoire ou jusqu'à l'écrasement. Non. je ne me déclare pas vaincu. Voyons, peut-être que de cette manière...

SCENE II.

ERNEST, JULIEN entre par la droite, en habit et son paletot sous le bras.

JULIEN. (Apparaissant à la porte, mais sans entrer.) Holà, Ernest!
ERNEST. Julien!

- JULIEN. Travaillant encore?... Je te dérange?
- ERNEST. (Se levant.) Me dérange?... Allons donc! Entrez, Julien, entrez donc Et Théodora?
- JULIEN. (Entrant en scène.) Nous venons du Théâtre-Royal. Elle est montée avec mon frère et ma belle-sœur, chez eux, au troisième, pour voir je ne sais quelles emplettes de Mercédès, et je prenais le chemin de ma chambre, quand, voyant de la lumière chez toi, j'ai pensé à venir te dire bonsoir.
- ERNEST. Il y avait beaucoup de monde à l'opéra?
- JULIEN. Beaucoup, comme d'habitude. Tous nos amis se sont informés de toi; on s'étonnait de ne pas te voir.
- ERNEST. Peste... quel intérêt!
- JULIEN. Tu le mérites, il est bien placé. Et toi, as-tu bien employé ces trois heures de solitude et d'inspiration?
- ERNEST. De solitude, oui; d'inspiration, non! Elle n'est pas venue à moi, malgré mes appels réitérés.
- JULIEN. Elle a manqué à l'appel?
- ERNEST. Et ce n'est pas la première fois. Toutefois, si je n'ai rien gagné dans ma solitude, en revanche, j'ai fait une salutaire découverte.
- JULIEN. Et laquelle?
- ERNEST. Celle-ci: c'est que je suis un pauvre sire.
- JULIEN. Diable! C'est à ce qu'il me semble, une découverte fameuse que tu as faite là.
- ERNEST. Ni plus, ni moins.
- JULIEN. Et pourquoi ce courroux contre toi-même? Est-ce que, par hasard, le drame dont tu me parlais l'autre jour, ne sort pas?
- ERNEST. Sortir! Celui qui sort de lui-même c'est moi?
- JULIEN. Et en quoi consiste cette mauvaise humeur qui met dans le même panier l'inspiration et le drame de mon cher Ernest?
- ERNEST. Elle consiste en ce que, dans mon imagination, je croyais l'idée de mon drame féconde, et qu'après lui avoir donné une forme, après l'avoir vêtue des oripeaux de la scène, je m'aperçois qu'il n'en résulte qu'une chose étrange, difficile, antidramatique, impossible!
- JULIEN. Mais enfin, en quoi consiste cet impossible? Voyons, dis-moi un peu cela, car ma curiosité est excitée. (Il s'assied sur le sofa.)
- ERNEST. Figurez-vous que le principal personnage, celui qui est le pivot du drame, qui permet de le développer, de l'animer, qui provoque le dénouement, ne peut pas paraître en scène.
- JULIEN. Il est donc bien laid, ou bien répugnant, ou bien pervers?
- ERNEST. Ce n'est pas cela. Mon personnage n'est pas plus laid qu'un autre, que vous ou que moi, par exemple. Pervers, non plus; ni méchant, ni bon. Répugnant, pas davantage: je ne suis ni assez sceptique, ni assez misanthrope, ni assez désillusionné de la vie, pour affirmer de telles choses, ou commettre pareille injustice.
- JULIEN. Mais alors, quelle raison as-tu?
- ERNEST. C'est que le personnage dont il s'agit est matériellement trop considérable pour le petit plancher de la scène.
- JULIEN. Vierge Sainte, qu'est ce que tu me racontes là! Ferais-tu, par hasard un drame mythologique où les Titans apparaîtraient?
- ERNEST. J'évoque des Titans, mais des Titans modernes.
- JULIEN. En résumé?
- ERNEST. En résumé, ce personnage est... *tout le monde*, c'est à dire, pas mal de gens!
- JULIEN. *Tout le monde!*... tu as raison. *Tout le monde* ne trouverait pas de

place sur un théâtre. C'est là une vérité indiscutable et bien souvent démontrée.

ERNEST. Donc, vous voyez par vous-même que je suis dans le vrai.

JULIEN. Pas tout à fait. *Tout le monde* peut se condenser dans un certain nombre de types, ou de caractères. Je ne suis pas très-fort là dessus, mais j'ai oui dire que les maîtres ont fait ainsi plus d'une fois.

ERNEST. Oui! mais dans mon cas, c'est à dire, dans mon drame, cela ne peut pas être.

JULIEN. Et pourquoi?

ERNEST. Pour beaucoup de raisons qu'il serait trop long d'expliquer, surtout à cette heure-ci.

JULIEN. N'importe: donne m'en quelques-unes.

ERNEST. Eh bien, chaque individu de cette masse totale, chaque tête de ce monstre à cent mille têtes, de ce titan du siècle, que je nomme *tout le monde*, prend part à mon drame une minute seulement, prononce une parole et rien qu'une parole, lance un regard, qui sait! peut-être borne tout son rôle dans l'action à un seul sourire: apparaît un instant, puis disparaît: agit sans passion, sans colère, sans méchanceté, par indifférence et pour se distraire; pour se distraire la plupart du temps.

JULIEN. Eh bien?

ERNEST. C'est de ces paroles légères, de ces regards rapides, de ces sourires indifférents, de tous ces petits murmures, de toutes ces méchancetés plus petites encores, c'est de tous ces riens, que nous pourrions appeler les rayons insignifiants de la lumière dramatique, mais condensés en un seul foyer au sein d'une famille, que naissent l'incendie et l'explosion, la lutte et les victimes. Si je représente la totalité de mes personnages, par des types ou des caractères symboliques, je suis obligé de donner à chacun d'eux ce qui, dans, la réalité, est dispersé chez beaucoup d'entre-eux, et il en résulte que ma pensée est mal rendue. Je cours le danger de laisser croire que j'ai essayé de peindre une société infâme, corrompue et cruelle, tandis que je prétends simplement démontrer, que les actes, même les plus insignifiants, ne sont jamais perdus, soit pour le bien, soit pour le mal, parceque, soumis aux mystérieuses influences de la vie moderne, ils peuvent arriver à produire des résultats, des effets immenses et inattendus.

JULIEN. Très-bien, tu n'as pas besoin de poursuivre. Tout cela est de la pure métaphysique. Un éclair de temps à autre, mais au travers de beaucoup de nuages. Après cela, tu t'entends mieux que moi à ces sortes de choses. Ah! s'il s'agissait de comptes, de changes, de traites ou d'escompte, ce serait une autre affaire.

ERNEST. Non pas: vous avez du bon sens, et c'est le principal.

JULIEN. Je te remercie, Ernest, tu es bien aimable.

ERNEST. Mais enfin êtes-vous convaincu?

JULIEN. Pas le moins du monde. Il doit y avoir un moyen de vaincre cette difficulté.

ERNEST. Si elle était la seule, encore!

JULIEN. Il y en a donc d'autres?

ERNEST. Hélas! Tenez, dites-moi quel est à votre idée le ressort dramatique par excellence?

JULIEN. Eh! mon cher ami, je ne sais pas au juste ce que tu appelles *ressort dramatique*; mais ce que je puis te dire, c'est que je trouve assommants les drames où il n'y a pas d'amour, et surtout un amour malheureux, car, on matière de félicité, je me contente de celle que

- j'ai trouvé chez moi auprès de Théodora.
- ERNEST. Très-bien, excellent. Lors, dans mon drame, il ne peut presque pas y avoir d'amour.
- JULIEN. Mauvaise affaire à mon avis. Tiens, je ne sais pas un mot de ton drame mais je crains fort qu'il n'intéresse personne.
- ERNEST. Je vous l'ai déjà dit. Cependant, l'amour peut y être traité, même jusqu'à la passion.
- JULIEN. Dans ce cas, avec une passion, une intrigue intéressante et bien développée, avec quelque situation à effet...
- ERNEST. Non: pour cela non. Tout doit être simple, courant, presque vulgaire... de même que le drame ne peut pas se développer à l'extérieur. Il existe dans l'âme des personnages; il avance lentement; aujourd'hui il s'emparera d'une pensée, demain d'un battement de cœur; il creuse sa voie peu à peu.
- JULIEN. Et à quoi tout cela se reconnaît-il? Comment se manifestent tous ces ravages intérieurs? Comment le spectateur peut-il s'en rendre compte, et où les voit-il? Nous allons donc, rester toute la soirée à l'affût d'une œillade, d'un soupir, d'un geste, d'un mot! Mais, mon cher, ce n'est pas se divertir, cela! Pour méditer de pareilles profondeurs, mieux vaut étudier la philosophie.
- ERNEST. Remarquez que vous êtes l'écho de tout ce que je pense moi-même.
- JULIEN. Et cependant je ne voudrais pas te décourager. Tu sais ce que tu as à faire. Eh bien...! Soit...! quoique le drame soit un peu terne, qu'il paraisse lourd et sans intérêt... si, plus tard, arrive un dénouement éclatant, et que l'explosion... hein? Qu'en dis-tu?
- ERNEST. Un dénouement... une explosion...! Oui, mais juste au moment où tombe la toile.
- JULIEN. Est-ce à dire que le drame commence juste au moment où il finit?
- ERNEST. Je suis tenté de répondre oui; mais je ferai en sorte de lui donner un peu de chaleur avant d'en arriver là!
- JULIEN. Tiens, vois-tu, ce que tu as de mieux à faire, c'est d'écrire *ce second drame*, celui qui commence quand le premier finit; car, le premier, d'après ce que tu m'en dis, ne vaut pas la peine que tu te donnes.
- ERNEST. J'en étais déjà bien convaincu.
- JULIEN. Et maintenant nous le sommes tous deux tant tu as d'habileté, et telle est la force de la logique. Et quel est le titre de ton drame?
- ERNEST. Le titre...! En voilà bien d'une autre... Il ne peut pas avoir de titre.
- JULIEN. Comment...? Que dis-tu...? Pas de titre non plus?
- ERNEST. Non; alors même que nous le mettrions en grec pour lui donner plus de clarté, comme dit Hermogènes.
- JULIEN. Allons, Ernest, avoue que tu dormais quand je suis arrivé; tu rêvais des extravagances et tu me les racontes.
- ERNEST. Des rêves...? oui. Des extravagances...? peut-être. Un million de rêves et d'extravagances. Vous avez du jugement et vous voyez juste.
- JULIEN. C'est que pour voir juste en ce moment il ne faut pas une bien grande pénétration. Un drame dans lequel le principal personnage n'apparaît pas, où il n'y a pour ainsi dire pas d'amour, dans lequel il ne se passe que des faits qui se reproduisent tous les jours, qui commencent quand la toile tombe, au dernier acte, et qui n'a pas de titre, je ne vois pas comment tu peux l'écrire, comment tu peux le représenter, comment quelqu'un peut l'entendre ni enfin comment cela peut être un drame.
- ERNEST. Ah...! Et cependant c'est un drame. Tout consiste à lui donner une forme et c'est ce que je ne sais pas faire.

- JULIEN. Veux-tu suivre mon conseil?
 ERNEST. Un conseil de vous...? De vous, mon ami, mon protecteur, mon second père? Ah...! Julien...!
- JULIEN. Allons, allons, ne faisons pas ici un drame sentimental pour remplacer le tien reconnu impossible. Je te demandais si tu voulais suivre mon conseil.
- ERNEST. Et je vous disais que oui!
 JULIEN. Eh bien! laisse-là les drames, repose-toi, viens chasser demain avec moi, tue une certaine quantité de perdrix; cela t'évitera de tuer une paire des personnages de ton drame, ce dont le public te tiendra compte, peut-être, et tu verras que tu me remercieras.
- ERNEST. Ah! cela non. J'écrirai mon drame.
 JULIEN. Mais, malheureux, tu l'as conçu en état de péché mortel.
 ERNEST. Je ne sais pas comment; mais enfin je l'ai conçu. Je le sens dans mon cerveau; il s'y agite; il demande à naître à la vie extérieure, et cette vie, je dois la lui donner.
- JULIEN. Tu ne peux donc pas trouver un autre argument?
 ERNEST. Et mon idée?
 JULIEN. Envoie-la au diable.
 ERNEST. Ah! vous croyez qu'une idée qui s'est implantée là-dedans peut s'annuler et se détruire au gré de notre volonté? Je voudrais bien penser à un autre drame, mais celui-ci ne me laissera pas la paix avant que je ne l'aie mis au monde.
- JULIEN. Alors, que Dieu te donne une heureuse délivrance!
 ERNEST. C'est là la question, comme dit Hamlet.
 JULIEN. (A voix basse et d'un ton mystérieusement comique.) Est-ce que tu ne pourrais pas le fourrer aux enfants-trouvés littéraire des œuvres anonymes?
 ERNEST. Ah! Julien! Je suis homme de conscience. Bons ou mauvais, mes enfants sont légitimes; ils porteront mon nom.
 JULIEN. (pret à sortir) Je me tais. Ce qui doit arriver est écrit.
 ERNEST. C'est précisément cela que je voudrais. Malheureusement il n'est pas écrit, mais peu importe, si je ne le fais pas, un autre le fera.
 JULIEN. Alors, à l'œuvre: bon courage, et ne te laisse pas devancer, par cet autre.

SCENE III.

ERNEST, JULIEN, THÉODORA.

- THÉODORA. (dans la coulisse.) Julien!.. Julien!..
 JULIEN. C'est Théodora.
 THÉODORA. Es-tu là, Julien?
 JULIEN. (A la porte.) Oui; me voici, entre.
 THÉODORA. (entrant.) Bonsoir, Ernest.
 ERNEST. Bonsoir, Théodora. A-t-on bien chanté?
 THÉODORA. Comme toujours. Et vous, avez-vous beaucoup travaillé?
 ERNEST. Comme d'habitude, pour n'arriver à rien.
 THÉODORA. C'est pour cela qu'il aurait mieux valu venir avec nous: toutes mes amies se sont informées de vous.
 ERNEST. C'est vrai, *tout le monde* s'intéresse à moi.
 JULIEN. Je le crois bien!.. Puisque c'est de *tout le monde* que tu vas faire le principal personnage de ton drame. Tu peux bien penser qu'il y a intérêt à t'avoir pour ami.
 THÉODORA. (Avec curiosité.) Un drame?

- JULIEN. Chut!.. C'est un mystère... Pas de questions. Ni titre, ni personnage, ni action, ni dénouement: le sublime du genre!.. Bonsoir Ernest. Allons-nous en Théodora.
- ERNEST. Adieu, Julien.
- THÉODORA. A demain.
- ERNEST. Bonsoir.
- THÉODORA. (A Julien.) Mercédès avait l'air bien préoccupée.
- JULIEN. Et Sévère était comme un crin.
- THÉODORA. Pourquoi donc?
- JULIEN. Est-ce que je sais! En revanche Pepito avait de la gaieté pour deux.
- THÉODORA. C'est toujours ainsi. Et il médit de tout le monde.
- JULIEN. Personnage fameux pour le drame d'Ernest. (Ils sortent tous deux par la droite.)

SCENE IV.

ERNEST.

- ERNEST. Que Julien dise ce qu'il voudra, je n'abandonne pas mon projet. Ce serait une lâcheté. Non, je ne rétrograderai pas. En avant! (Il se lève et se promène avec agitation. Puis il s'approche du balcon.) O nuit, viens à mon aide; les contours lumineux de l'inspiration se dessinent mieux sur tes lointains obscurs, que sur le manteau d'azur du jour. Et vous, milliers de maisons de cette ville héroïque, entrebaillez vos toits: vous ne pouvez moins faire pour un poète dans un grand embarras, que vous ne fîtes jadis pour ce diabolin boiteux qui les souleva. Laissez-moi voir, entrer dans vos salons, dans vos boudoirs où les belles dames et les fiers cavaliers, cherchent le repos nocturne, après l'agitation des heures données au plaisir. Laissez venir à mes oreilles attentives les légers propos de tous ceux qui s'informaient de moi à Julien et à Théodora; c'est ainsi que les rayons dispersés de la lumière recueillis dans un pur cristal, produisent les grandes clartés; c'est ainsi que les ombres confondues forment les ténèbres, les grains de sable, les montagnes, les gouttes d'eau, la mer; c'est ainsi que moi-même, de vos paroles en l'air, de vos vagues sourires, de vos regards curieux, de ces mille et mille trivialités que vous dispersez dans les cafés, les théâtres ou les réunions et qui, maintenant, flottent dans les airs. je vais forger aussi mon drame, qui sera le modeste cristal réflecteur de mon intelligence, lentille dont le feu dissipe les lumières et les ombres, jusqu'à ce qu'elle allume l'incendie dramatique et la tragique explosion du dénouement.—Allons, mon drame, debout: déjà, je tiens ton titre, car, là bas, sous la lueur de cette lampe, je vois l'œuvre immortelle de l'immortel poète florentin. qui me donne en langue italienne ce qu'il eut été fort imprudent et mal avisé d'écrire dans un livre ou de dire sur la scène en espagnol; Francesca et Paolo, voilà ce que me valent vos amours! (S'asseyant et se préparant à écrire.) Mettons-nous au drame!.. Le drame commence! La première page a déjà perdu sa virginité; je tiens le titre. (Ecrivant.) *Le grand Galeoto!* (Il écrit avec rage.)

FIN DU PROLOGUE.

(La suite au prochain numéro.)

MARIE LÉTIZIA DE RUTE.

LE GRAND GALEOTO.

ECHEGARAY.

ACTE PREMIER

La scène représente un salon chez Julien. Au fond une grande porte; derrière un couloir transversal: plus loin, la porte de la salle à manger, qui reste fermée jusqu'à la fin de l'acte.— A gauche du spectateur, sur le premier plan, un balcon; au second plan, une porte. A droite, sur le premier et le second plan, deux portes. Au premier plan, à droite, un sofa; à gauche une petite table et un grand fauteuil. Mobilier luxueux. Il est encore jour.

SCENE I.

THEODORA, JULIEN.—(Theodora appuyée au balcon: Julien assis sur le sofa et réfléchissant.)

- THEODORA. Quel beau coucher de soleil! Quelle magnificence que ces nuages, ce soleil, ce beau ciel! Si l'avenir est écrit dans ces espaces azurés, comme disent les poètes et comme le croyaient nos ancêtres, si sur cette sphère de saphir, les astres lumineux impriment le secret mystérieux des destinées humaines, et si cette splendide soirée est la page où se trouve marquée la nôtre, quels bonheurs nous sont réservés, quel avenir riant, quelle vie dans notre vie, quelle lumière dans notre ciel...! N'est-il pas vrai? (S'approchant de Julien.) Eh bien! à quoi penses-tu...? Viens donc, Julien; regarde cet horizon. Tu ne me réponds pas?
- JULIEN. (Distrain.) Que veux-tu?
- THEODORA. (S'approchant de lui.) Tu ne m'écoutais pas!
- JULIEN. Ma pensée est toujours là où tu es, car tu es mon aimant et mon centre de gravitation; mais, parfois, des affaires occupent mon esprit...
- THEODORA. Affaires maudites, puisqu'elles me volent l'attention de mon mari, sinon son affection! Mais enfin, qu'as-tu, Julien? (Avec tendresse.) Quelque chose te préoccupe évidemment, et cela doit être sérieux, puisque depuis un moment, tu es triste et silencieux. Tu as donc du chagrin, mon Julien? Mon cœur en réclame sa part, car si tu es joyeux de mes joies, moi je veux souffrir de tes peines.
- JULIEN. Des peines, quand je te vois heureuse! Des tristesses, quand je possède en toi la réunion de toutes les félicités! Lorsque je vois ton visage, reflet de la santé de ton corps, la flamme de tes yeux où respire la pureté de ton âme, lorsque je sais, comme seul je puis le savoir, que je suis ton unique pensée! quelles tristesses ou quels chagrins, quelles fatigues ou quelles luttes, pourraient m'empêcher d'être l'homme le plus heureux qui existe ici-bas?
- THEODORA. Et cependant tes affaires te causent de l'ennui!

- JULIEN. L'argent ne m'a jamais fait perdre l'appétit ou le sommeil: et comme je l'ai toujours eu, sinon en aversion, du moins en profond mépris, il est entré dans mes coffres avec la soumission d'un agneau. Je suis devenu riche; je le suis encore, et jusqu'à ce qu'il meure de vieillesse, Julien de Garagarza sera à Madrid, à Cadix et à Puerto, grâce à Dieu d'abord et à sa bonne étoile ensuite, le banquier non pas le plus riche peut-être, mais à coup sûr, celui dont le crédit est le plus solide.
- THEODORA. Alors, pourquoi donc étais-tu si préoccupé, il y a un moment?
- JULIEN. Je pensais et ma pensée était bonne.
- THEODORA. (Avec grace.) Cela ne m'étonne pas, puisque la pensée est de toi.
- JULIEN. Flatteuse! tu brûles ton encens.
- THEODORA. Et peut-on savoir quelle était cette pensée?
- JULIEN. Je voudrais trouver le moyen de mener à bonne fin une œuvre utile entre toutes.
- THEODORA. Pour la nouvelle fabrique?
- JULIEN. Non, ce n'est pas une œuvre de pierre ni une œuvre de fer.
- THEODORA. Qu'est ce-donc?
- JULIEN. Une œuvre de gratitude, de miséricorde, et que depuis longtemps je considère comme sacrée.
- THEODORA. (Spontanément et avec une joie naturelle.) Ah! je sais!
- JULIEN. Tu sais?
- THEODORA. Oui, tu pensais à Ernest,
- JULIEN. Tu as deviné.
- THEODORA. Pauvre garçon! Tu fais bien; il est si bon, si noble, si généreux!
- JULIEN. Tout comme son père; un modèle de fierté et de loyauté!
- THEODORA. Je crois bien! Et quel talent...! Vingt-six ans et une instruction...! C'est un prodige!
- JULIEN. Il en sait trop, c'est là le mal; car je crains qu'ayant égaré son esprit dans le dédale de l'idéalité, il ne sache pas se conduire dans notre monde prosaïque et traître qui ne rend hommage au génie que trois siècles après la mort de celui qu'il consumait.
- THEODORA. Mais en t'ayant pour guide, car, à coup sûr, n'est-ce pas Julien, tu n'as pas songé à l'abandonner...
- JULIEN. L'abandonner! Il faudrait que le cœur qui bat dans ma poitrine fut bien pervers pour que j'oublie ce que je dois à son père! Pour mon propre père, à moi Jean de Acedo a risqué son nom, sa fortune, et sa vie peut-être. Si ce jeune homme a besoin de mon sang, qu'il le demande: je serai toujours prêt à payer les dettes de celui auquel je dois le jour.
- THEODORA. Bien, Julien! C'est digne de toi!
- JULIEN. Tu te le rappelles: on me fit savoir, il y un an, ou à peu près, que ce brave Jean était mort, et que son fils était dans la misère. Je sautai dans le premier train pour me rendre à Gerône, et c'est presque de force que j'aménaï Ernest ici et qu'installé dans cette maison je lui dis: «Tu es le maître de mon bien, tout ici t'appartient, car c'est à ton père que je le dois. Si tu le veux, tu seras le chef de cette maison; ou, plutôt, regarde-moi comme un second père, pour un homme qui, s'il ne vaut pas celui qui t'a donné son nom, désire te prouver combien il t'aime, combien il t'est dévoué.»
- THEODORA. C'est vrai! ce sont tes propres paroles;—Et le pauvre garçon, qui a bon cœur, se mit à pleurer comme un enfant et se jeta à ton cou.
- JULIEN. Oui, c'est vraiment un enfant, tu as raison. Nous devons penser à lui et à son avenir. C'est pour cela que tu m'as vu si préoccupé,

il y a un instant, cherchant un moyen de mettre en pratique ce que je veux faire pour lui; tandis que tu me parlais de ton bel horizon, de tes nuages, de ton soleil doré, que je dédaigne depuis que deux soleils plus purs brillent dans mon ciel.

THEODORA. Avec tout cela je ne devine pas ton plan. Que penses-tu faire pour Ernest?

JULIEN. Je te l'ai dit.

THEODORA. Peux-tu donc faire davantage que tu n'as fait? Depuis un an il vit ici avec nous, comme s'il était de la famille. Il serait ton fils ou mon propre frère, que tu ne lui aurais pas montré plus de tendresse, que, moi-même, je ne lui aurais pas donné plus d'affection.

JULIEN. C'est fort bien, mais cela ne suffit pas.

THEODORA. Comment! cela ne suffit pas? Cependant, il me semble...

JULIEN. Tu penses au présent et moi, je songe à l'avenir.

THEODORA. L'avenir? Je n'ai pas de peine à l'arranger; écoute: Ernest reste avec nous tous tant que cela lui plaît, des années et des années, regardant notre maison comme la sienne, ce qui est fort naturel, jusqu'à ce que, par l'effet d'une loi juste et naturelle, il devienne amoureux. Alors nous le marierons.—Tu lui donnes encore naturellement, une partie de ta fortune; elle et lui, en sortant du temple, s'en vont chez eux, car le proverbe a raison de dire que *les mariés veulent leur nid*; et ce n'est pas parceque nous vivrons éloignés de lui, que nous l'oublierons ou que nous l'aimerons moins. Naturellement encore ils sont heureux: nous aussi: c'est évident. Ils ont des enfants, cela est probable. Nous aussi! (avec grace) tout au moins une petite fille!... celle-ci s'prend du fils d'Ernest et nous les marions... (Toutes les finesses et les gentilleses de ce monologue sont recommandées au talent de l'actrice.)

JULIEN. (Riant.) A ce train-là, où t'arrêteras-tu?

THEODORA. Tu parlais d'avenir et je t'en déroule un; si celui-là ne te convient pas, j'y renonce.

JULIEN. Je pense comme toi, Théodora, mais...

THEODORA. Grand Dieu! il y a un *mais*.

JULIEN. Théodora; nous nous acquittons d'une dette sacrée en nous occupant de l'avenir du fils d'Acado. Aux obligations contractées est venue se joindre l'affection qu'il a su nous inspirer. Mais toute médaille a son revers. Ernest ne se trouvera-t'il pas, un jour ou l'autre, humilié? Il est noble, fier, un peu orgueilleux, même, et il faut trouver un moyen terme. Faisons pour lui davantage, tout en ayant l'air de faire moins.

THEODORA. Et comment?

JULIEN. Tu vas voir... (regardant au fond.) Mais le voilà.

THEODORA. Silence.

SCENE II.

THEODORA, JULIEN, ERNEST, (venant par le fond.)

JULIEN. Sois le bienvenu.

ERNEST. (Il salue avec distraction et s'assied près de la table, toujours pensif.)

Julien... Théodora...

JULIEN. (S'approchant de lui.) Qu'as-tu?

ERNEST. Rien.

JULIEN. Ton regard annonce des soucis. Dis-mois tes chagrins?

ERNEST. Pur caprice!

- JULIEN. Tu as des ennuis?
 ERNEST. Aucun.
 JULIEN. Suis-je indiscret?
 ERNEST. Indiscret, vous! Grand Dieu! (Il s'approche de Julien, et avec effusion.) Non, c'est votre tendresse qui vous inspire; votre amitié a des droits sacrés; elle lit dans mon cœur quand vous me regardez dans les yeux. Oui, j'ai quelque chose, mais je vous dirai tout. Julien, pardonnez-moi: (À Théodora) et vous aussi. je vous en supplie! Je ne suis qu'un fou, un enfant, un ingrat. Vraiment, je ne mérite ni votre bonté, ni votre tendresse. Je devrais être heureux avec un tel père, avec une pareille sœur, ne jamais penser au lendemain, et cependant il est nécessaire d'y penser. Cette explication me fait rougir... Vous ne me comprenez pas?... Oh! si, vous comprenez combien ma situation est fautive. (Avec énergie.) Chez vous, je vis d'aumônes.
- THÉODORA. Une telle parole...
 ERNEST. Théodora...
 THÉODORA. Nous offense.
 ERNEST. Hélas! madame, c'est la vérité.
 JULIEN. Et moi, je dis que c'est faux. Si quelqu'un vit d'aumônes ici, et cela n'est point, ce n'est pas toi, c'est moi.
- ERNEST. Je connais, monsieur, cette histoire de deux amis loyaux, et de je ne sais plus quelle affaire d'argent dont je n'ai pas gardé mémoire. Ce trait de noblesse fait honneur à mon père; mais j'en ternirais l'éclat si j'en diminuais la valeur. Je suis jeune, Julien, et quoique je ne vaille pas encore grand chose, je puis travailler quelque part, pour gagner mon pain. Est ce de l'orgueil ou de la folie? Je n'en sais rien. Mais je me rappelle encore que mon père me disait. «Il ne faut charger quiconque de faire ce que tu peux faire toi-même, ce que tu pourras gagner, tu ne le devras à personne.»
- JULIEN. De telle sorte que mes bienfaits t'humilient et t'avilissent; tes amis te semblent des créanciers importuns.
- THÉODORA. Vous êtes un homme de raison et de science, Ernest; mais, croyez moi, en ceci, le cœur est plus savant que vous.
- JULIEN. Mon père n'a pas montré au tien cette hauteur dédaigneuse.
- THÉODORA. L'amitié, ce me semble, était alors autre chose.
- ERNEST. Théodora!
 THÉODORA. Un noble attachement.
- ERNEST. C'est vrai, je suis un ingrat: je le sais: je suis un insensé. (Très-ému.) Pardonnez-moi Julien.
- JULIEN. (À Théodora en désignant Julien.) Sa tête est un véritable volcan.
- THÉODORA. (À Julien.) Oui, il ne vit pas dans notre monde!
- JULIEN. C'est un sage et un savant, qui se noie dans un verre d'eau.
- ERNEST. (Avec tristesse.) Qui ne sait rien de la vie, et n'y trouve pas son chemin. C'est la vérité; mais j'ai des pressentiments et je tremble sans savoir pourquoi. Ne pourrais-je pas me noyer dans les ruisseaux, mares croupies de notre monde, tout aussi bien qu'en pleine mer? Ils m'effrayent beaucoup plus, je l'avoue, que les profondeurs de l'Océan. La mer est renfermée dans les limites que lui tracent ses bords: les ruisseaux étendent partout, leurs émanations. On peut lutter avec un bras courageux contre les flots de la mer: on ne peut pas lutter, contre des miasmes délétères. Et moi, si je dois être vaincu, je ne veux pas tomber humilié; je veux au dernier moment, être seul face à face, avec la mer qui tentera de m'engloutir. L'épée qui me frappera, où le roc qui m'écrasera.

- ERNEST. Je veux sentir et voir la fureur de mon adversaire, je veux mépriser la chute et mépriser la mort. Et je ne veux pas que ma poitrine aspire plus longtemps, cet air empoisonné qui m'environne et me tue.
- JULIEN. (A Theodora.) Ne te l'ai-je pas dit? Il a perdu l'esprit!
- THÉODORA. Mais enfin, Ernest, où allons nous?
- JULIEN. Qu'est-ce que tout cela a à voir avec ce qui nous occupe?
- ERNEST. Qu'en me voyant chez vous, protégé et accueilli, tout le monde pensera de moi, ce que j'en pense moi-même. Qu'en me voyant promener à la *Castellana* dans votre voiture, sortir avec Théodora ou avec Mercedes, aller dans votre loge au théâtre royal, chasser dans vos bois, prendre place, chaque jour, à votre table, n'en déplaie à votre optimisme, il arrivera, qu'un jour ou l'autre, on se demandera: «Quel est donc celui-là? Est-ce son parent?—Non.—Son secrétaire?—Pas davantage—Son associé?—Si c'est un associé il n'a pas versé grand chose à la caisse!—Voilà ce que qu'on dira tout bas.
- JULIEN. Personne ne l'oserait. Tu rêves.
- ERNEST. Je vous assure...
- JULIEN. Eh bien! Cite un nom, un seul....
- ERNEST. Julien...!
- JULIEN. Un seul suffira.
- ERNEST. Vous l'avez sous la main: il habite au troisième étage.
- JULIEN. Et il se nomme?
- ERNEST. Sévère.
- JULIEN. Mon frère?
- ERNEST. Précisément; votre frère. Cela ne suffit pas? ajoutez-y Mercedes, sa noble épouse et maîtresse. (ironique.) En voulez-vous d'autres? Pepito... Et maintenant, qu'allez-vous dire?
- JULIEN. (Avec colère.) Je dis, j'affirme sans crainte de me tromper, que *lui*, c'est impossible, connaissant son caractère; qu'elle, elle bavarde sans conséquence, et que Pepito n'est qu'un gamin.
- ERNEST. Ils repètent ce qu'ils ont entendu.
- JULIEN. Pas du tout: ce sont des divagations. Les gens honnêtes et droits s'occupent peu des insinuations du monde: pour eux, plus ces insinuations sont odieuses et ineptes, plus grand et plus intense est leur mépris.
- ERNEST. Oui, c'est noble et c'est ainsi que le ressent tout cœur bien né; mais j'ai déjà appris que ce que dit le monde, avec ou sans malveillance, suivant l'inspiration qui le guide, commence toujours par un mensonge et finit par être une vérité. Le murmure qui va croissant, découvre-t-il la faute cachée, fait-il revivre le passé, ou bien invente-t-il le mal et l'inocule-t-il? Imprime-t-il son sceau maudit à la faute déjà existante, ou engendre-t-il celle qui n'existait pas, et marque-t-il la route au crime. Dit-il: Tu es infâme, ou tu es pur? Tu es complice, ou révélateur? Tu es bourreau, ou victime? Tu fais vivre ou tu tues. Agis-tu par plaisir ou par douleur? Et si tu condamnes, condamnes-tu par droit de justice, ou par droit de bon plaisir? C'est ce que je ne sais, Julien. Peut-être les deux versions sont-elles vraies; le temps, l'occasion et les événements nous le diront.
- JULIEN. Ecoute, je n'entends pas miette à toute cette philosophie et à ces quintessences. Je m'imagine que ce sont des lubies contre lesquelles lutte ton cerveau; mais, somme toute, je ne voudrais pas t'occasionner le plus petit chagrin. Tu veux, Ernest, te créer une position honorable et indépendante, que tu devras à toi seul, n'est-ce pas?
- ERNEST. Julien....

- JULIEN. Réponds.
- ERNEST. (Avec fermeté.) Eh bien! oui.
- JULIEN. Dans ce cas, elle est toute trouvée. Je suis en ce moment, sans secrétaire: on m'en offre un de Londres, mais je ne veux personne, (Avec un ton bourru trahissant l'amitié.) si ce n'est un véritable extravagant, qui préférera sa pauvreté, son travail et des honoraires fixes, comme le premier venu, à ce titre de fils que voulait lui donner celui qui le souhaiterait avoir pour son propre enfant.
- ERNEST. Julien.....
- JULIEN. (Avec un ton de sévérité comique.) Mais je suis un homme d'affaires, fort exigeant, et je ne donne pas mon argent comme cela à l'aventure. Donc, chez moi, tu ne gagneras que juste le nécessaire. Dix heures de travail au bureau, —levé dès le point du jour, et je serai pour toi plus sévère que Sévère lui même. Tu seras aux yeux du monde une victime de mon égoïsme... Mais, rien de changé pour toi, au plus profond de mon cœur! (Ne pouvant plus se contenir, il change de ton et lui ouvre ses bras.)
- ERNEST. (L'embrassant.) Julien!
- JULIEN. Tu acceptes?
- ERNEST. Oui. Faites de moi ce que vous voudrez.
- THÉODORA. (A Julien.) Enfin, tu as dompté cette bête sauvage!
- ERNEST. (A Julien.) Pour vous, tout pour vous.
- JULIEN. Bravo: voilà comme je te veux. Maintenant, je vais écrire à mon brave correspondant pour le remercier d'abord, et lui dire ensuite que je reconnais le mérite extraordinaire de l'anglais dont il me faisait l'éloge, mais que sa recommandation arrive trop tard, parce que j'ai déjà un secrétaire. (Il se dirige vers la première porte à droite.) (Revenant et feignant de parler avec mystère.) Voilà pour l'heure présente.... Laissons faire le temps.... (Bas à Théodora.) Plus tard j'en ferai mon associé!
- THÉODORA. (A Julien.) Tais toi pour l'amour de Dieu! je t'en supplie; tu vas encore l'épouvanter. (Julien sort par le premier plan à droite, en riant et en regardant Ernest.)

SCENE III.

THÉODORA, ERNEST. (A la fin de la scène précédente la nuit arrive, de telle sorte que maintenant le salon est tout-à-fait dans l'obscurité)

- ERNEST. Ah! sa bonté me confond! comment la reconnaître mon Dieu! (Il se laisse tomber sur le sofa, profondément ému. Théodora s'approche et reste debout près de lui)
- THÉODORA. En chassant le doute et la méfiance. En jugeant sagement, en vous convainquant que nous vous aimons sérieusement, que ce que nous avons été pour vous, nous le serons toujours, et qu'enfin, lorsque Julien promet, il ne promet pas en vain, qu'il tient parole, et que vous avez ici, en lui, un père et en moi une sœur.

SCENE IV.

THÉODORA, ERNEST, MERCÈDES, SÉVÈRE. (Les deux derniers arrivent par le fond et y restent. Le salon est dans l'obscurité: une légère clarté pénètre seule par le balcon, vers lequel se dirigent Théodora et Ernest.)

- ERNEST. Ah! que vous êtes bons tous deux!
- THÉODORA. Et vous, quel enfant vous faites! Mais à partir d'aujourd'hui plus de tristesses n'est ce pas?

ERNEST. Jamais.

MERCÉDÉS. (A voix basse.) Comme il fait noir.

SÉVERE. (De même.) Entrons, Mercédés.

MERCÉDÉS. Il n'y a personne. (Elle va pour sortir.)

SÉVERE. (La retenant.) Si, il y a quelqu'un ici. (Ils restent tous deux, dans le fond, à observer.)

ERNEST. Je donnerais, Théodore, ma vie entière et mille autres vies, avec joie, en échange des bienfaits reçus. Il ne faut pas me juger sur ma sombre humeur : je n'aime pas à faire de démonstrations, mais je sais aimer aussi bien que haïr, et il y a place dans mon cœur pour ces deux sentiments, quand on veut en jeter les germes.

MERCÉDÉS. (A Sévère.) Que disent-ils?

SÉVERE. Des choses étranges que je n'entends pas bien. (Théodore et Ernest continuent à parler bas au balcon.)

MERCÉDÉS. C'est Ernest.

SÉVERE. Et elle..... c'est elle..... à coup sûr.

MERCÉDÉS. Théodore.

SÉVERE. Toujours les mêmes ruses : les voilà encore ensemble..... La patience a un terme..... Pourquoi attendre encore?

MERCÉDÉS. C'est vrai : allons, Sévère, c'est un cas de conscience. Il faut tout dire.....

SÉVERE. (S'avançant.) Je parlerai clairement, aujourd'hui même, à Julien.

MERCÉDÉS. En vérité, cet homme est bien effronté.

SÉVERE. Par tous les saints ! L'effronterie de l'un vaut celle de l'autre !

MERCÉDÉS. Pauvre petite ! Elle est si jeune. Moi je me charge d'elle.

THÉODORE. (Continuant une conversation.) Quitter cette maison ? Nous abandonner ? Voilà une jolie idée ! Julien n'y consentirait jamais.

SÉVERE. (A Mercédés.) Ni moi, mon Dieu ! (A voix haute.) Eh bien ! Théodore, tu ne m'as pas vu ? Est-ce ainsi que tu reçois les gens ?

THÉODORE. (Quittant le balcon.) Sévère !... quel plaisir !

MERCÉDÉS. On ne dine donc pas ici ? Est-ce que ce n'est pas l'heure du diner ?

THÉODORE. Ah ! Mercédés !

MERCÉDÉS. Oui, Théodore !

SÉVERE. (A part.) Comme elle sait feindre ! quelle femme !

THÉODORE. Je vais demander de la lumière. (Touchant un timbre qui est sur la table.)

SÉVERE. C'est cela : il est bon d'y voir clair.

UN DOMES. (Apparaissant au fond.) Madame a sonné !...

THÉODORE. Apporte de la lumière, Gennaro. (Le domestique sort.)

SÉVERE. Celui qui suit l'étroit chemin du devoir et de la loyauté n'a ni crainte ni honte de la clarté la plus intense. (Les domestiques entrent avec des lumières : le salon reste splendidement illuminé. Après une légère pause elle dit en riant et du ton le plus naturel.) C'est mon avis, et (regardant Mercédés.) tout le monde pense comme moi.

MERCÉDÉS. Bien entendu.

SÉVERE. (Avec intention.) Hé ! Ernest, où donc étiez-vous quand je suis entré avec Théodore ?

ERNEST. (Froidement.) J'étais là, c'est bien clair.

SÉVERE. Bien clair, non, par le Christ ! car dans les ténèbres, on n'y voit pas. (Il s'approche de lui, lui donne la main et le regarde fixement. Théodore et Mercédés parlent de leur côté. A part.) Sa figure est animée et il paraît avoir pleuré. Il n'y a que les enfants et les amoureux qui pleurent ! (Haut.) Et Julien ?

THÉODORE. Il est dans son cabinet, il écrit une lettre.

ERNEST. (A part.) Je sens que ma patience est à bout, et que cet homme me fera sortir de moi-même.

SÉVERE. Je vais le voir. Ai-je le temps avant le diner?

THÉODORE. Du temps de reste.

SÉVERE. Bien. (Il se frotte les mains en regardant Théodore et Ernest et dit à part.) Alors..... à l'œuvre! (Haut.) Au revoir.

THÉODORE. Au revoir.

SÉVERE. (A part et en jetant sur eux un regard rancuneux.) Par ma vie, ils verront ce qui va arriver! (Il sort.)

SCENE V.

THÉODORE, MERCÉDÉS, ERNEST. (Les deux femmes s'assoient sur le sofa. Ernest reste debout.)

MERCÉDÉS. (A Ernest.) Nous ne vous avons pas vu aujourd'hui.

ERNEST. Non.

MERCÉDÉS. Et Pepito non plus ne vous a pas vu.

ERNEST. Non, madame.

MERCÉDÉS. Il est tout seul là-haut.

ERNEST. (A part.) Qu'il y reste.

MERCÉDÉS. (A Théodore, d'un air grave et mystérieux.) Je voudrais qu'il s'en aille, parceque j'ai à te parler.....

THÉODORE. Toi?

MERCÉDÉS. (A part.) Oui, de choses graves.

THÉODORE. Eh bien! parle.

MERCÉDÉS. (Toujours à part.) Mais celui-là qui ne s'en va point.....

THÉODORE. (Idem.) Je ne te comprends pas.

MERCÉDÉS. Bon courage! (Elle lui prend la main et la serre affectueusement. Théodore la regarde avec surprise, sans rien comprendre.) Fais en sorte qu'il nous laisse le plus tôt possible.

THÉODORE. Si tu le veux absolument..... (A voix haute.) Ernest, voulez-vous m'accorder une faveur?

ERNEST. Avec mille joies.

MERCÉDÉS. (A part.) Avec une c'est déjà de trop.

THÉODORE. Et bien!.... montez..... allez trouver Pepito..... mais peut-être vais-je vous ennuyer avec cette commission!

ERNEST. Pas le moins du monde.

MERCÉDÉS. (A part.) Quelle douceur et quel ton!

THÉODORE. C'est pour lui demander..... s'il a renouvelé, comme je lui ai dit de le faire, l'abonnement de notre loge au théâtre, voilà.

ERNEST. Avec le plus grand plaisir, j'y vais de suite.

THÉODORE. Merci, Ernest: je vous suis reconnaissante.....

ERNEST. En vérité, cela n'en vaut pas la peine. (Il se dirige vers le fond.)

THÉODORE. Au revoir! (Ernest sort.)

SCENE VI.

THÉODORE, MERCÉDÉS.

THÉODORE. C'est donc grave! Je suis émue, Mercédés! Ce ton, ce mystère..... De quoi s'agit-il?

MERCÉDÉS. De quelque chose de très-sérieux.

THÉODORE. Mais à propos de qui?

MERCÉDÉS. De vous.

THÉODORE. De nous ?

MERCÉDÉS. De Julien, d'Ernest et de toi.

THÉODORE. De nous trois ?

MERCÉDÉS. Oui, de vous trois. (Théodore regarde Mercédés avec stupéfaction. Légère pause.)

THÉODORE. Voyons, parle vite.

MERCÉDÉS. (A part.) Cela l'intéresse ! Mais pas si vite : le sujet est scabreux et il ne faut pas rendre la main. (A voix haute.) Ecoute, Théodore, mon mari est le frère du tien, nous sommes de la même famille, de telle sorte que durant toute notre vie jusqu'à notre mort, d'une manière ou de l'autre, nous nous devons protection, aide et conseil.... c'est clair ; aujourd'hui je t'apporte mon appui, et demain, si l'occasion s'en présente, sans rougir, nous viendrons vous demander le vôtre.

THÉODORE. Et tu peux y compter Mercédés. Mais achève.

MERCÉDÉS. Jusqu'à ce jour, je n'ai pas voulu faire cette démarche au près de toi : mais aujourd'hui, Sévère m'a dit : En voilà assez ; l'honneur de mon frère est mon propre honneur, et je gémissais de honte et de douleur à voir certaines choses. Entendre toujours des paroles à double sens, voir des sourires perfides, rencontrer des gens qui baissent les yeux pour nous éviter. Enfin, il faut en finir avec cette lutte d'infamies, car ce qui se dit à Madrid n'est plus tolérable.

THÉODORE. Continue ! continue !

MERCÉDÉS. Eh bien ! écoute (Elle regarde fixement Théodore.)

THÉODORE. Parle. Que disent-ils, grands Dieux ?

MERCÉDÉS. Quand la rivière coule, elle roule plus ou moins d'eau.

THÉODORE. Je ne sais pas si elle coule ou non, si elle roule de l'eau peu ou beaucoup, mais ce que je sais, c'est que je deviens déjà folle !

MERCÉDÉS. (A part.) Pauvre enfant, elle me fait de la peine. (Haut.) Mais enfin, tu n'as pas compris ?

THÉODORE. Moi ? Non.

MERCÉDÉS. (A part.) Elle y met mauvaise volonté. (A voix haute et énergiquement.) Eh bien ! on le ridiculise !

THÉODORE. Qui on, qui lui ?

MERCÉDÉS. Qui veux tu que ce soit ? Ton mari.

THÉODORE. (Se levant avec impétuosité.) Julien ? C'est un mensonge ! Et celui qui a proféré de telles paroles est un infâme. Ah ! si Julien le tenait à portée de son bras !

MERCÉDÉS (Cherchant à la calmer et la faisant asseoir de nouveau auprès d'elle.) Il faudrait avoir beaucoup de bras pour faire taire plus de gens encore, car tout le monde parle et semble du même avis.

THÉODORE. Mais enfin, quelle est cette infamie ? Quel est ce mystère ténébreux. Quel est le bavardage que l'on colporte ?

MERCÉDÉS. En somme, as-tu du regret ?

THÉODORE. Du regret !.... De quoi donc ?

MERCÉDÉS. Ecoute, Théodore ; tu es encore fort jeune : à ton âge, on commet des légèretés, sans le vouloir.... Et puis on les pleure !.... Tu ne me comprends donc pas ? Dis.

THÉODORE. Non. Comment comprendrais-je une histoire qui n'est pas la mienne ?

MERCÉDÉS. C'est l'histoire d'un infâme, c'est l'histoire d'une femme....

THÉODORE. (Avec anxiété.) Qui s'appelle ?....

MERCÉDÉS. Elle s'appelle....

THÉODORE. Et du reste, qu'importe son nom ?.... (Théodore se sépare de Mercédés sans quitter le sofa : Mercédés se rapproche d'elle tout en parlant. Ce double mouvement de répugnance et d'éloignement de la part de Théodore, de protection et d'insistance de la part de Mercédés, doit être très-marqué.)

MERCÉDÉS. Les hommes sont aussi méchants que pervers ; ils font à la femme une vie de douleur en échange d'une heure de plaisir. Ce n'est rien pour eux que le déshonneur du mari, la ruine de la famille, et un front qui s'abaisse sous le poids de la honte ; que leur importe le châtimement que donne la réprobation du monde, et le châtimement plus cruel, encore, que Dieu place dans une conscience troublée ! (Elles sont à l'autre extrémité du sofa : Théodore fuit le contact de Mercédés et se cache le visage dans ses mains : elle a enfin compris.)
Théodore..... viens dans mes bras..... (A part.) Pauvre petite, elle m'attendrait ! (Haut.) Cet homme ne te vaut pas et ne mérite pas ton intérêt.

THÉODORE. Mais, madame, d'où vient cette violence aveugle ? Je n'éprouve ni crainte, ni honte ! Ce ne sont pas des larmes qui brillent dans mes yeux ; c'est le feu de l'indignation. Qui est cet homme ? Serait-ce, par hasard ?....

MERCÉDÉS. Ernest.....

THÉODORE. Ah !.... (Pause.) Et la femme c'est moi, n'est-ce pas ? (Signe affirmatif de Mercédés. Théodore se lève.) Eh bien ! écoute, alors même que je devrais te blesser.—Je ne sais qui est le plus méprisable, ou du monde qui invente ces infamies, ou de toi qui les répètes. Maudite soit la bouche qui a mis en circulation une pareille infamie ! Et maudit qui a cru, par bêtise ou villénie, cette odieuse imputation, car moi-même, je suis déjà criminelle de l'avoir laissée pénétrer dans mon esprit et de ne pouvoir l'en arracher ! Pouvais-je, Seigneur, penser ou croire pareille chose ! Je l'avais vu si malheureux que je l'aimais comme un frère ! Julien a été sa providence..... Il est noble et chevaleresque..... (Elle s'arrête, observe Mercédés, et détourne le visage.) (A part.) Comme elle me regarde !.... Je ne dois pas faire son éloge en sa présence. Ainsi, grand Dieu, me voilà déjà contrainte à feindre (Elle est visiblement troublée.)

MERCÉDÉS. Voyons, calme-toi.

THÉODORE. (A voix haute.) Quelle angoisse m'opprime !.... Quelle tristesse !.... Quel froid glacial envahit mon âme !.... Souillée de cette ignoble façon par l'opinion publique !.... Ah ! ma mère !.... ma mère !.... Et toi, mon bien-aimé Julien !.... (Elle se laisse tomber en pleurant sur le fauteuil à gauche. Mercédés cherche à la calmer.)

MERCÉDÉS. Je ne pensais pas..... pardonne moi..... ne pleure plus..... Tout cela n'est pas sérieux..... Ton passé est une garantie de l'avenir ! Mais confesse avec moi que sur cent personnes, il y en aura cent qui penseront avec raison que vous avez été plus qu'imprudents de prêter occasion aux mauvaises langues de mal parler. D'un côté, toi et tes vingt printemps, Julien de l'autre, avec sa quarantaine sonnée, et enfin Ernest, la cervelle pleine d'images fantasmagoriques..... Ton mari occupé de ses affaires, l'autre marchant dans les nuages ; autant d'occasions que de jours pour ton esprit oisif..... Puis, on vous voit à la promenade, au théâtre..... Certes, le monde a eu tort de penser mal ; et cependant, Théodore, je crois qu'en bonne justice et raison, dans tout ce qui s'est passé, si le monde a commis le péché, c'est vous qui en avez fourni l'occasion.—Notre société moderne, laisse-moi te le dire, Théodore, et il ne faut pas t'en étonner, est ainsi faite, que la faute qu'elle frappe avec le plus de colère et de cruauté,

sous toutes les formes et par tous les moyens, chez l'homme comme chez la femme, c'est l'imprudence téméraire.

THÉODORE. (Se retournant vers Mercédés et sans la laisser continuer.) Et tu dis que Julien.... ?

MERCÉDÉS. Je dis que Julien est la risée de la cour et de la ville. Et toi....

THÉODORE. Ne t'occupe pas de moi. Mais Julien.... ! Hélas ! Si bon.... Si doux.... S'il sait....

MERCÉDÉS. Il le saura, car dans ce moment même il est à causer avec Sévere.

THÉODORE. Que dis-tu ?

JULIEN. (Dans la coulisse.) En voici assez !

THÉODORE. Grands dieux !

JULIEN. (De même.) Assez ; laisse-moi !

THÉODORE. Malheureuse que je suis ! Fuyons d'ici....

MERCÉDÉS. (Après s'être approchée de la première porte à droite.) Oui, fuyons car il est furieux.... !
Théodore et Mercédés se dirigent vers la gauche.)

THÉODORE. (S'arrêtant et réfléchissant.) Mais, pourquoi fuir.... ? Suis-je donc coupable.... ! La calomnie ne se contente pas de souiller, elle aveugle ! C'est une vengeance si maudite, que, même contre l'évidence, elle nous infiltre dans l'âme comme un avant-gout du crime ? Pourquoi mon cœur est-il enveloppé dans les rêts de cette insaisissable terreur ? (A ce moment Julien apparaît à la porte de droite, au premier plan, et derrière lui Sévere.) Julien.... !

JULIEN. Théodore.... ! (Elle court à lui et il la serre passionnément contre son cœur.) Viens dans mes bras.... ! C'est là qu'est la place de ton honneur.... !

SCENE VII.

THÉODORE, MERCÉDÉS, JULIEN, SÉVERE. (Les personnages sont placés, de gauche à droite, dans l'ordre suivant : Mercédés, Théodore, Julien, Sévere. Théodore et Julien forment un groupe, elle lui donne le bras.)

JULIEN. Passe pour une fois, et pour Dieu, c'est bien fini ; mais je jure, et je sais tenir parole, que le premier qui fera couler des larmes de ces yeux (designant Théodore.) ne franchira plus le seuil de cette maison, alors même qu'il serait mon propre frère ! (Pause ; Julien serre tendrement la main de Théodore.)

SÉVERE. Répète-lui, Julien, ce que le monde dit tout bas de toi.

JULIEN. Infamies.

SÉVERE. Mais enfin....

JULIEN. (Avec énergie.) Assez !

SÉVERE. Tu vas lui laisser ignorer ce que tout le monde sait !

JULIEN. Des vilénies, des mensonges ramassés dans la boue !

SÉVERE. Dis-les lui, au moins.

JULIEN. Ce n'est pas la manière d'en finir.

SÉVERE. Je crois que tu as tort.

JULIEN. J'ai raison et grandement raison. C'est assez que tu aies apporté la fange de la rue à mon foyer.

SÉVERE. Cependant il le faut ;

JULIEN. Cela ne sera pas !

SÉVERE. Mon nom est le tien !

JULIEN. Assez !

SÉVERE. Et ton honneur ?

JULIEN. Songe que tu es devant ma femme. (Pause.)

SÉVERE. (Bas à Julien.) Si notre père te voyait !

JULIEN. Sévère.... ! que veux-tu dire ?

MERCÉDÉS. Silence, voici Ernest.

THÉODORE. (A part.) Quelle honte, s'il allait croire !.... (Elle se retourne et baisse la tête ; Julien la regarde fixement.)

SCENE VIII.

THÉODORE, MERCÉDÉS, JULIEN, SÉVÈRE, ERNEST, PEPITO.

Les deux derniers entrent par le fond. — Les personnages sont placés, de gauche à droite, dans l'ordre suivant : Mercedes, Pepito, Théodore, Julien, Ernest, Sévère. C'est à dire qu'en entrant, Ernest et Pepito se séparent : l'un va près de Julien, l'autre près de Théodore.

ERNEST. (Observant du fond le groupe de Théodore et de Julien.) (A part.) Tous deux.... c'est vrai.... Serait-ce ce que je craignais ?.... (Regardant Pepito qui entre.) Ce que cet imbécile a entendu.... et m'a répété, ne doit pas être de son invention.

PEPITO. (Après avoir regardé avec étonnement d'un côté et de l'autre.) Salut et bon appétit, car l'heure du dîner approche. Voici la loge, Théodore. Julien....

THÉODORE. (Prenant machinalement le papier.) Merci, Pepito.

ERNEST. (Bas à Julien.) Qu'a donc Théodore ?

JULIEN. Rien.

ERNEST. (Bas.) Elle est pâle et on dirait quelle a pleuré !

JULIEN. (Sans pouvoir se contenir.) Je te prie de ne pas t'occuper de ma femme. (Pause. Julien et Ernest échangent un regard.)

ERNEST. (A part.) Ah ? les misérables ! Ils ont fait de la belle besogne dans leur journée !

PEPITO. Il est fou à lier, (A sa mère, à voix basse, en désignant Ernest.) Je lui en ai dit sur Théodore, en veux-tu, en voilà.... Il voulait me tuer !

ERNEST. (A voix haute, triste, résolu et avec un geste noble.) Julien, j'ai sérieusement songé à votre offre généreuse.... mon esprit ne s'y accoutume pas.... il reste rétif.... Je reconnais aussi que j'abuse de votre bonté et au delà.... enfin, pour tout dire, je refuse le poste que vous m'offrez.

JULIEN. Et pourquoi ?

ERNEST. Parceque je suis ainsi fait : un poète, un songeur. Mon père n'a jamais rien pu faire de moi. J'ai besoin de voyager ; j'ai l'esprit rebelle et troublé ; et puis, je ne me sens pas capable, comme beaucoup d'autres, de végéter. Je m'en vais à l'aventure, comme un nouveau Colomb.... Je m'adresse à Sévère et je lui demande si je n'ai pas raison.

SÉVÈRE. Vous parlez comme un puits de science et comme un homme de sens ; il y a longtemps, que je pensais de même.

JULIEN. Ainsi donc te voilà pris d'une belle rage de voir le monde et de voyager ? Tu ne veux plus rester avec nous ? Et les moyens pratiques de voyager, où sont-ils ?

SÉVÈRE. Il ira devant lui.... jusqu'à ce qu'il trouve un endroit où il lui plaise de rester (à Julien.) Pour les dépenses, il me semble naturel qu'elles soient à ton compte et tant qu'il le voudra.... je ne m'expliquerais pas une économie d'un seul liard.

ERNEST. (A Sévère.) Je ne sème pas plus la calomnie, que je ne reçois l'aumône. (Pause.) Mais enfin, comme ma résolution est prise, et comme la séparation sera toujours pénible, car la vie est ainsi faite que peut-être, ne vous reverrai-je plus, le mieux est de nous donner de suite le baiser d'adieu.... (à Julien.) Rompons ce lien d'amitié.... et pardon pour mon égoïsme. (Il est profondément ému.)

- SÉVERE. (A part) Comme ils se regardent tous deux.
- THÉODORE. (A part.) Quelle âme généreuse !
- ERNEST. Eh, bien ! Julien, qui vous retient ? C'est le dernier adieu.
(Il se dirige vers Julien les bras ouverts. Julien le reçoit dans les siens et lui donne une chaleureuse accolade.)
- JULIEN. Non, tout bien examiné, ce ne sera ni le dernier, ni le premier. C'est le baiser sincère de deux hommes honnêtes. Je ne veux plus que nous parlions de ce projet insensé.
- SÉVERE. Ainsi, il ne part plus ?
- JULIEN. Non, jamais. Je ne veux pas à chaque instant changer d'idée ou modifier mes desseins, tout cela pour obéir aux caprices d'un enfant ou aux stupidités d'un fou. Et alors même que la blessure serait plus forte ou plus douloureuse, je n'assujettirai pas mes actions aux sots bavardages de cette ville héroïque (1).
- SÉVERE. Julien....
- JULIEN. En voilà assez ; le dîner nous attend.
- ERNEST. O mon cher second père !... Je ne puis accepter.
- JULIEN. Je te certifie que tu accepteras. Est-ce que mon autorité te pèse ?
- ERNEST. Par grâce.
- JULIEN. Allons, en voilà assez, je le répète. (A Ernest.) Offre ton bras à Théodora pour passer dans la salle à manger.
- ERNEST. (Regardant Théodore et reculant.) A Théodore !...
- THÉODORE. (Idem.) A Ernest !
- JULIEN. Eh bien, oui ; comme d'habitude. (Mouvement d'hésitation entre Théodore et Ernest. Ernest s'approche enfin, Théodore s'appuie sur son bras, mais ils ne se regardent pas et sont très-émus. Tout ce jeu de scène est particulièrement recommandé aux acteurs.)
(S'adressant à Pepito.) Allons, toi.... que diable !... donne le bras à ta mère. Et moi je donne le mien à Sévère, mon cher frère. (Il s'appuie sur lui un moment.) Dîner de famille, le verre en main, voilà le vrai plaisir ! que le diable m'emporte si j'ai le moindre souci de ce qu'on dit ou de ce qu'on ne dit pas. Je voudrais avoir un palais avec des murs de cristal afin que ceux qui nous calomnient, puissent voir Ernest et Théodore et puissent entendre le cas que je fais des calomniateurs et des lâches.—Chacun ici-bas suit son destin. (A ce moment apparaît un domestique en livrée noir et cravate blanche.) Ah ! voici le dîner !
- UN DOMES. Madame est servie. (Il ouvre la porte de la salle à manger : on aperçoit la table servie, les chaises, la suspension, etc., en un mot une salle à manger luxueuse.)
- JULIEN. Allons bien vivre pour faire contraste et pièce à ceux qui voulaient nous tuer. Allons. (Il fait signe de passer.)
- THÉODORE. Mercédés....
- MERCÉDÉS. Théodore....
- THÉODORE. Passez....
- MERCÉDÉS. Après vous.
- THÉODORE. Non, passez devant, Mercédés, je vous en prie. (Mercédés et Pepito passent les premiers et se dirigent lentement vers la salle à manger. Théodore et Ernest restent immobiles et comme absorbés dans leurs pensées. Ernest regarde Théodore.)
- JULIEN. (A part.) Lui la regarde, et elle, elle pleure!.... (Ernest et Théodore suivent lento-

(1) Madrid.

ment Mercedes. Théodore, chancelante et retenant des sanglots.) (Julien bas à Sévère.) Je crois qu'ils se parlent bas?

SÉVÈRE. Je n'en sais rien, mais je présume que oui. (Ernest et Théodore se sont arrêtés et ont furtivement tourné la tête.— Puis ils continuent.)

JULIEN. Pourquoi regardent-ils tous deux de ce côté?....

SÉVÈRE. Ah! voilà que tu entres dans mon idée!

JULIEN. C'est dans ta folie que j'entre! Ah! la calomnie marche d'un pas sûr: elle frappe droit au cœur. (Ils entrent tous deux dans la salle à manger.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND

Le théâtre représente une chambre petite, modeste, presque pauvre.— Une porte au fond ; à la droite du spectateur une seconde porte ; à la gauche, un balcon.— Une bibliothèque de bois blanc avec quelques livres : une table, un fauteuil. La table est à gauche : il s'y trouve une photographie de Julien dans son cadre, et un autre cadre semblable à côté, mais sans photographie : ils sont, tous deux, de petite dimension.— Sur la même table, une lampe éteinte, un exemplaire de *La Divine Comédie* du Dante, ouvert à l'épisode de Francesca, et un morceau de papier à moitié brûlé : d'autres menus papiers et le manuscrit d'un drame.— Quelques chaises.— Tout le mobilier est en harmonie avec la pauvreté du logement.— Il fait jour.

SCENE I.

JULIEN, SÉVERE, UN DOMESTIQUE.— (Ils entrent tous trois par le fond.)

SÉVERE. Monsieur n'y est pas?

LE DOMEST. Non, monsieur, il est sorti de très-bonne heure.

SÉVERE. N'importe, nous l'attendrons : car je suppose qu'Ernest finira bien par revenir.

LE DOMEST. C'est probable, car mon maître est ponctuel et exact comme personne.

SÉVERE. C'est bien ; allez.

LE DOMEST. Oui, monsieur. Si vous avez quelque chose à me commander, je suis là, à côté. (Il sort par le fond.)

SCENE II.

JULIEN, SÉVERE.

SÉVERE. (Examinant la chambre.) Quelle modestie !

JULIEN. Tu ferais mieux de dire : quelle pauvreté !

SÉVERE. Quelle chambre ! (Regardant d'abord par la porte de droite, puis par celle du fond.) Une chambre à alcôve sans issue : ici, l'antichambre ; ce bureau, et voilà tout !

JULIEN. Si le diable voulait faire le compte des ingratitude humaines, des sentiments bâtards, des passions misérables, des calomnies répandues par les lâches, il n'en finirait pas, alors même qu'il alignerait ses chiffres en long et en large.

SÉVERE. C'est le hasard qui a tout fait en ceci.

JULIEN. Il ne faut pas appeler cela le hasard, mon frère. A qui la faute ? C'est difficile à établir.

SÉVERE. A qui donc, s'il vous plait ? A moi peut-être ?

JULIEN. Tu y es bien pour quelque chose. Mais avant toi, tous ces sots désœuvrés qui, sans ménagement, ont médité de mon honneur et de celui de ma femme. Et moi-même, enfin, qui, comme un lâche, un jaloux, un sans cœur, ai laissé quitter mon foyer à ce brave garçon, qui a prouvé la noblesse de son caractère, comme j'ai prouvé moi mon ingratitude. Oui, je suis un ingrat : mon ostentation, mon luxe, mes splendides salons, le faste de mes

équipages, le crédit de ma signature, les biens dont nous jouissons, tout cela en un mot, sais-tu d'où cela me vient?

SÉVERE. Je l'ai oublié.

JULIEN. Tu dis bien : l'oubli ! Récompense ici-bas de toute action généreuse, du sacrifice courageux fait silencieusement, sans tambours ni trompettes, par un homme pour prouver son amitié et son honnêteté.

SÉVERE. Tu es injuste vis-à-vis de toi-même : ta reconnaissance a été si loin, que tu lui as presque sacrifié ton honneur et jusqu'à ta tranquillité. Peut-on demander plus ? Un saint n'en ferait pas davantage. Tout a un terme, le bien comme le mal. Il est orgueilleux..... entêté..... et malgré que tu t'y sois opposé..... un beau matin, il a quitté ton hôtel de sa propre volonté, et il est venu se calfeutrer, en désespéré, dans ce galetas. Il est clair, du reste, qu'il est parfaitement maître de sa personne et de ses actes..... C'est fort triste, mon cher ami, mais qui aurait pu éviter cela ?

JULIEN. Nous tous, si nous avions été plus soucieux de ses ennuis, et ceux-là surtout, qui à, coups de langue et en vous montrant au doigt, arrachent des lambeaux de l'honneur d'autrui. Que leur importait, voyons, avoue le, qu'en accomplissant un devoir sacré, je fisse d'Ernest un fils pour moi et un frère pour elle ? Comment ! parcequ'on voit à ma table, ou au théâtre, ou à la promenade, un beau garçon auprès d'une jolie femme, faut-il supposer des infamies et inventer des scandales ? Dans ce monde de boue, il n'y a donc uniquement que de l'amour impur entre les hommes et les femmes ? L'amitié, la reconnaissance, la sympathie, n'existent ils donc plus ? Et sommes-nous si bas tombés que la jeunesse et la beauté ne puissent s'unir que dans la fange?... Mais supposons que cela soit, comme le supposent les niais : de quelle aide, de quel poids sont pour moi les insolents pour venger mes offenses ? J'ai mes yeux pour voir, mon attention pour observer et un cœur, un bras et une épée pour venger les affronts.

SÉVERE. Très-bien, et je reconnais que les gens qui ont mérité ont mal agi : mais moi, qui suis de ton sang, qui porte ton nom, voyons, dis, est-ce que je pouvais me taire ?

JULIEN. Non, pardieu ! mais tu aurais dû être circonspect et mettre de la prudence, me parler à moi seul, de ce triste incident, et ne pas allumer un volcan dans ma maison, jusque dans ma chambre nuptiale !

SÉVERE. Je n'ai péché que par excès de tendresse, mais je reconnais ma faute : je confesse que nous sommes coupables du mal, le monde et moi, lui en inventant des infamies, moi, en recueillant les échos multiples de tout ce scandale. (S'approchant de Julien, et avec une expression d'intérêt et de tendresse.) Mais toi, Julien, tu es pur de tout péché ; chasse tous ces scrupules et tranquillise ta conscience d'honnête homme.

JULIEN. Je ne puis tranquilliser cette conscience qui donne asile à ces mêmes pensées que condamnent mon bon sens et mes propres paroles. Je repousse avec mépris toutes ces calomnies du monde ; je crie à pleine voix que ce sont des mensonges, et je me dis tout bas : « Et si cependant, tout en mentant, on ne disait que la vérité ? » De telle sorte, que dans cette lutte de deux courants contraires, je suis juge et complice tour à tour. Et je me consume dans cette lutte intérieure, car je ne cesse de lutter contre moi-même : le doute augmente et s'étend, mon cœur irrité se révolte et j'y vois rouge !

SÉVERE. Tu déraisonnes.

JULIEN. Non, je dis vrai et je te mets à nu mon âme tout entière, mon frère. Penses tu, par hasard, qu'Ernest aurait quitté ma maison, si j'avais montré le ferme dessein de m'y opposer ou de l'en empêcher, si je m'étais mis en travers de la porte lorsqu'il en a franchi le seuil? Il est parti, parceque, là, dans les profondeurs de mon esprit troublé raisonnait une voix traîtresse qui me disait : « Laisse la porte ouverte et referme la soigneusement quand il sera parti, car la confiance est un mauvais géolier dans la forteresse où l'on garde l'honneur! mon cœur disait oui, pendant que mes lèvres formulaient « non. » Je disais tout haut. « Reviens Ernest, et tout bas : ne reviens pas. J'agissais envers lui avec des apparences de franchise, et je n'étais qu'un hypocrite et un lâche, un fourbe et un ingrat! Non, Sévère, non, on ne se comporte pas ainsi quand on est un honnête homme. (Il se laisse tomber sur le fauteuil qui est près de la table en proie à un grand abattement.)

SÉVÈRE. On se comporte ainsi lorsque l'on a la garde d'une femme jeune, d'une grande beauté et dont la tête est un peu exaltée.

JULIEN. Ne parle pas ainsi de ma pauvre Théodora. C'est un miroir pur que nous ternissons de notre haleine, en cherchant à nous en rapprocher imprudemment. Il réfléchit la lumière du soleil avant que les milliers de vipères qui couvrent le monde, n'aient pensé à le regarder. Aujourd'hui elles se remuent dans le cristal, à l'intérieur de son encadrement divin; mais elles sont des ombres sans corps, ma main les épouvantera, et tu verras de nouveau dans le miroir, le bleu limpide de l'espace.

SÉVÈRE. Tout est pour le mieux.

JULIEN. Non, pas tout-à-fait.

SÉVÈRE. Que manque-t-il donc?

JULIEN. Beaucoup. Ces luttes intérieures, dont je viens de te faire la confession, ont changé mon caractère, du tout au tout. Maintenant, ma femme me voit toujours triste, toujours soupçonneux; je ne suis plus le même que j'étais jadis, et je fais de vains efforts pour redevenir moi-même. Elle doit donc se demander, en voyant ce changement : « Qu'est devenu mon Julien, mon Dieu?—où est mon époux bien-aimé? Qu'ai-je fait pour perdre sa confiance? Quelles peuvent être les méchantes pensées qui l'assaillent et l'arrachent de mes bras? » C'est ainsi qu'un nuage se dresse entre nous, grossissant lentement et nous séparant peu à peu. Plus de douce confiance, plus de causeries intimes; les sourires sont de glace, les paroles sont de fiel; moi, je suis plein de méfiances injustes, Théodore pleure de tristes larmes; moi, blessé dans mon amour, elle, blessée par ma propre main, dans sa dignité de femme et dans sa tendresse. Voilà où nous en sommes.

SÉVÈRE. Eh bien! cela prouve que nous faisons mauvaise route. Si tu vois si bien ce qui se passe, pourquoi n'y portes-tu pas remède?

JULIEN. Tous mes efforts sont vains. Je sais que je suis injuste en doutant d'elle; il y a plus : aujourd'hui je ne doute pas; mais qui me dit qu'à la fin, perdant peu à peu du terrain et lui, le gagnant, au fur et à mesure,—ce qui est mensonge aujourd'hui ne sera pas vérité demain? (Il prend Sévère par le bras et lui parle avec énergie et une jalousie mal dissimulée.) Je suis le tyran; lui, il représente la noblesse et la générosité; il est doux et résigné; il a cette auréole du martyr que les yeux de toute femme aiment à voir briller au front d'un joli garçon, et il est évident que, dans cet injuste partage, il a le beau rôle; il gagne tout ce que je perds sans que je puisse y remédier. Voilà la vérité : tu ne peux en disconvenir. Moi, je suis le jaloux; moi, je

suis le taciturne ; moi, je suis l'injuste. Et ajoute à cela qu'avec ses calomnies infâmes, le monde venimeux les unit si bien dans la même pensée, qu'eux-mêmes, à force de se répéter qu'ils ne s'aiment pas, finiront par s'aimer.

SÉVERE. Ecoute, Julien, si tu es dans de telles dispositions, je crois que ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de laisser Ernest donner suite à son projet.

JULIEN. C'est dans le but de l'arrêter que je suis ici.

SÉVERE. Tu as perdu la tête. Et s'il veut s'embarquer pour Buenos-Aires, moi je lui souhaite bon vent et toutes voiles dehors.

JULIEN. Et alors tu voudrais que je me montre à Théodore comme un ingrat, un misérable, un jaloux ? Tu ne sais donc pas, mon pauvre frère, que l'homme qu'une femme méprise pourra peut-être devenir son amant, mais que s'il porte le titre d'époux, il est déshonoré ? Veux-tu que l'esprit attristé de ma femme suive à travers les flots, le malheureux expatrié ? Ne comprends-tu pas que si j'apercevais sur sa joue, la trace d'une seule larme, avec la pensée que cette larme est pour Ernest, je l'étoufferais de mes mains crispées ? (Dit avec colère.)

SÉVERE. Eh bien ! qu'allons-nous faire ?

JULIEN. Souffrir. C'est le monde qui, en s'occupant trop de nous, a fait naître ce drame, c'est à lui que doit revenir le soin d'en préparer le dénouement ; ses préoccupations doivent être fécondes, pour le bien comme pour le mal.

SÉVERE. (S'approchant du fond.) Il me semble entendre quelqu'un.

LE DOMEST. (Dans la coulisse et sans se montrer.) Mon maître ne peut tarder à rentrer.

SCENE III.

JULIEN, SÉVERE, PEPITO (entrant par le fond).

SÉVERE. Toi ici ?

PEPITO. (A part.) Ah ! bah !.... Ils savent tout, c'est clair ! (A voix haute.) Nous voilà tous. Bonjour, mon oncle ; bonjour papa. (A part.) Ils ne disent rien : ils savent ce qui se passe. (A voix haute.) Est ce que, par hasard.... vous venez pour Ernest ?

SÉVERE. Quel autre veux-tu que nous cherchions dans cette maison ?

JULIEN. Est-ce que tu es au courant de ce que fait ce fou ?

PEPITO. De ce qu'il fait ?.... Parbleu : un peu. Je sais.... je sais tout ce que le monde sait.

SÉVERE. C'est donc demain que ?....

PEPITO. Non : demain il part, et il doit régler son affaire aujourd'hui même.

JULIEN. (Avec étonnement.) Que dis-tu ?

PEPITO. Je répète ce que disait Joseph Uceda, hier soir, à la porte du Casino : vous savez bien le parrain du vicomte de Nebreda. Donc, s'il ne s'arrange pas avec.... Mais qu'est-ce que vous avez à me regarder comme ça ?.... Vous ne saviez peut-être pas ?....

JULIEN. (Avec intention et prévenant un mouvement de son frère.) Nous savons tout.

SÉVERE. Nous....

JULIEN. (A part.) Tais-toi Sévère. (A voix haute.) Nous avons entendu dire qu'il partait demain, et qu'aujourd'hui.... il allait jouer sa vie.... et naturellement, nous venions.... pour empêcher le duel et le départ....

(Pendant toute cette scène, Julien fait semblant de tout savoir pour faire parler Pepito, quoiqu'il soit évident qu'il ne venait qu'à cause du départ d'Ernest. Toutes les minuties et les finesses du dialogue sont recommandées au talent des interprètes.)

- SÉVERE. (Bas à Julien.) Un duel? Quel duel?
- JULIEN. (Bas à Sévère.) Je n'en sais rien, mais nous le saurons bientôt.
- PEPITO. (A part.) J'ai peut-être fait une bêtise!
- JULIEN. (En ayant l'air d'être bien informé.) Nous savons que..... c'est avec un vicomte.
- PEPITO. C'est cela.
- JULIEN. Qu'Ernest doit avoir un duel.... C'est une personne sérieuse qui l'avait appris à l'instant et qui nous l'a conté. On dit que la chose est grave!.... (Signes affirmatifs de Pepito.) Un éclat scandaleux!.... Et devant beaucoup de monde..... (Nouveaux signes de Pepito.) Allons, tu mens!.... Comme je mens moi-même, et tout cela n'est que paroles en l'air!....
- PEPITO. (S'interrompant et ne pouvant déguiser la joie qu'il a à parler de ce qu'il sait.) Des paroles!.... un maître soufflet plus gros qu'une cathédrale!
- SÉVERE. Un soufflet! Mais qui l'a donné?
- PEPITO. Ernest à l'autre.
- JULIEN. Ernest!.... Es-tu bien informé!.... (A Sévère.) Ce vicomte a mis sa patience à bout. L'insulte a été telle, n'est-ce pas, que..... le pauvre garçon a éclaté.
- PEPITO. Précisément.
- JULIEN. (Avec suffisance.) Puisque je te dis que nous sommes informés de tout. (Avec une anxiété mal-dissimulée.) Et le résultat sera sérieux?
- PEPITO. Très-sérieux. Cela me cause assez de peine même à dire, mais avec vous, il est inutile de faire de mystères.
- JULIEN. A quelle arme se battent-ils, et quelles sont les conditions?
- PEPITO. (Ils se sont rapprochés de lui; Pepito hésite un moment, puis parle avec le ton de quelqu'un qui communique une mauvaise nouvelle.) C'est un duel à mort!.... (Mouvement de Julien et de Sévère.) Et le vicomte n'a pas l'air de s'en épouvanter: c'est un spadassin de première force!
- JULIEN. Et la querelle.... à quel sujet?.... On l'impute à Nebreda.
- PEPITO. Il n'y a eu pour ainsi dire pas de querelle.... Je vais vous dire ce qui s'est passé. (Un silence: ils se rapprochent de Pepito avec anxiété.) Ernest avait décidé de quitter Madrid demain matin, pour arriver à temps à Cadix afin de s'embarquer sur le *Cid*, où il avait pris son passage; or, comme Louis Alcaráz lui avait promis de lui donner une lettre de chaude recommandation, le pauvre garçon s'en fut au café pour la chercher. L'autre n'était pas arrivé: il l'attendit. Ceux qui étaient là, ne le connaissant pas, continuèrent le cours de leurs médisances, sans remarquer la figure contractée d'Ernest. Plus il venait de monde et plus on parlait, sans se gêner, naturellement, et à bouche que veux-tu. On passa la revue de tout être vivant! Et au milieu d'une fumée aveuglante, entre les verres à boire, la cendre des cigares, les petits tas de sucre,—les tables de marbre de cette espèce d'hôpital se convertirent en tables de dissection. Pour chaque femme déshonorée, on buvait une rasade; à chaque lambeau de chair arraché, on répondait par des rires joyeux. En quatre coups de ciseaux, ces gentils garçons mirent en pièces la réputation et l'honneur des femmes. Somme toute, qu'y avait-il de vrai dans tous ces racontars et quelle était leur valeur? Les mille échos de ce qu'on dit dans le monde, répécutés sur la table d'un café. Et ce n'est pas moi qui le répète, ni qui le pense, bien entendu; c'est Ernest qui me l'a répété, en me racontant ce qui s'était passé.
- JULIEN. Achève, achève donc!
- PEPITO. Pour lors, au milieu d'un tas de noms prononcés, Ernest entend celui d'un homme et ne peut plus se contenir. « Qui donc, s'écrie-t-il, se

permet de bafouer un homme d'honneur? » « C'est sa femme! » lui répond-t-on, et ils nomment la femme tout haut. Ernest, les yeux enflammés, se jette sur Nebreda : le pauvre vicomte roule à terre, et ce petit coin ressemble pendant un moment au camp d'Agramante. Résultat final de la journée : un duel à l'épée qui doit avoir lieu aujourd'hui, dans un salon. Mais je ne sais pas lequel.

JULIEN. (Lui serrant le bras avec rage.) Et le nom de cet homme, c'était le mien, n'est-ce pas?

PEPITO. Mais!....

JULIEN. Et le nom de la femme, celui de Théodora? ainsi donc, voilà jusqu'où sont tombés et mon honneur et mon amour? (Il s'affaisse sur le fauteuil en cachant son visage dans ses mains.)

SÉVERE. (Bas à Pepito.) Tu as fait de la belle besogne, malheureux!

PEPITO. Vous disiez que vous saviez tout.... moi.... alors.... j'ai cru....

JULIEN. Déshonoré!.... Je suis déshonoré!

SÉVERE. (S'approchant avec tendresse.) Julien!

JULIEN. Tu as raison : je vois qu'il faut du calme.... mais hélas! en perdant la confiance il me semble que je perds le courage. (A son frère avec angoisse.) Juste ciel, qu'ont-ils donc à nous poursuivre ainsi de leurs infamies? Où trouve-t-on un motif suffisant pour nous couvrir de toute cette boue?... n'importe, je saurai me conduire en galant homme. Je puis compter sur toi, Sévère?

SÉVERE. Si tu peux compter sur moi?... à la vie et à la mort! (Ils se serrent les mains avec énergie.)

JULIEN. (A Pepito.) A quelle heure ce duel?

PEPITO. A trois heures.

JULIEN. (A part.) Je le tuerai.... oui, je le tuerai. (A Sévère.) Allons.

SÉVERE. Où cela?

JULIEN. A la recherche de ce vicomte.

SÉVERE. Est-ce que tu voudrais, par hasard?....

JULIEN. Je veux.... je veux faire tout le possible pour venger mon honneur outragé et sauver la vie du fils de Jean Acedo. (A Pepito.) Quels sont les témoins?

PEPITO. Alcaráz et Rueda.

JULIEN. Je les connais. (Montrant Pepito.) Il restera ici dans le cas où Ernest reviendrait....

SÉVERE. C'est entendu.

JULIEN. Toi, sans inspirer de méfiance, tu tâcheras de savoir où le duel doit avoir lieu.

SÉVERE. C'est bien.

JULIEN. Allons, viens.

SÉVERE. Mais, qu'as-tu donc?

JULIEN. (Lui serrant le bras d'un geste nerveux.) J'éprouve une jouissance comme jamais je n'en ai ressentie.

SÉVERE. Ah! ça, mille diables, tu deviens fou? Une jouissance?

JULIEN. Oui, celle de me trouver face à face avec un homme.

SÉVERE. Avec Nebreda?

JULIEN. Tu l'as dit. Vois tu, jusqu'à ce jour la calomnie est restée impalpable, masquée, et je n'ai pu voir quel est son visage. Elle se décide, enfin, à ne plus se cacher et à prendre un corps humain; je vais donc pouvoir la toucher de la main sous forme d'un vicomte! Voilà trois mois que je dévore

mon sang et mon fiel ! Trois mois, un enfer !.... Et maintenant.... comprends tu.... face à face.... moi contre lui ! (Julien et Sévère sortent par le fond.)

SCENE IV.

PEPITO.

PEPITO. Ah ! bon ! en voilà une d'histoire ! Et un brouillamini sans motif, par dessus le marché ! Il est vrai que, quoiqu'en dise mon oncle, c'était folie de mettre sous le même toit une créature jolie comme un astre, et Ernest, qui est un beau garçon, à l'âme de feu et d'un esprit plus que romanesque. Je sais bien qu'il jure qu'il n'y a rien de vrai dans tout cela, que son affection est toute pure, qu'il l'aime comme une sœur, et qu'il regarde mon oncle comme son père. Mais moi, qui ne suis pas trop bête, et qui, quoique jeune encore, ai vu pas mal de choses en ce monde, je n'ai pas grande confiance dans les amours fraternelles, surtout quand frère et sœur sont jeunes et ardents. Mais supposons que cela soit vrai. Le monde, qu'en sait-il ? Quelle obligation a-t-il de penser du bien de chacun ? Est-ce qu'il ne les voit pas toujours ensemble au théâtre, à la promenade et même parfois au Retiro ? Eh bien ! Celui qui les rencontre, qui les voit, le répète. Ernest m'a juré que non, que presque jamais il n'était sorti seul avec elle. Cela n'est peut-être arrivé qu'une fois. Mais cela ne suffit-il pas ? Que cent personnes les aient vus ce jour-là, cela revient absolument au même que s'ils s'étaient montrés en public, non pas une seule fois, mais cent fois différente. Parbleu ! est-ce que le monde a besoin de faire une enquête avec témoins à l'appui et de préciser des dates pour s'assurer si c'est une seule ou plusieurs fois qu'ils ont été promener la pureté de leur sympathie et la tendresse de leur fraternité ? Ce n'est ni juste, ni sérieux, c'est même ridicule de le supposer. Tous ces gens là racontent ce qu'ils ont vu et ils ne mentent pas en le racontant. Celui-ci les a vus une fois ; celui-là une autre. Un et un font deux, n'est-ce pas ? Puis, moi aussi. Et de trois. Et un autre, quatre. Et celui là, cinq. Et si on additionne de bonne foi, cela va jusqu'à l'infini. Ils ont vu, parcequ'ils regardent et somme toute, on parle pour tuer le temps, sans penser à son voisin. Il faut s'occuper de soi seul, ici-bas, et se rappeler qu'on ne s'expose ni aux calomnies, ni aux dangers, quand on ne leur donne pas l'occasion de se produire. (Un silence.) Et remarquez que j'admets la pureté de leur amour, et ce n'est pas peu de chose, car, entre nous, là, pour passer sa vie auprès de Théodore et ne pas l'aimer, il faut être de roc. Ernest est un sage, un philosophe, un mathématicien, un physicien, je ne dis pas non ; mais tout cela est renfermé dans un corps humain frôlant Théodore, dans une forme divine et cela suffit, cornes du diable (1), pour constituer un corps de délit. Si ces murs pouvaient parler ! Si les pensées les plus intimes d'Ernest, éparses dans cette chambre, pouvaient prendre une forme tangible !.... Tiens, par exemple, ce cadre vide, pendant que dans l'autre se trouve le portrait de Julien.... Il est clair que Théodora devait faire pendant à mon oncle. Pourquoi donc sa photographie a-t-elle disparu ?.... Est-ce pour éviter la tentation ?.... (S'asseyant près de la table.) Si c'est pour cela, mauvais signe.—Plus mauvais encore si, par hasard, il a ôté le portrait de là pour lui donner une meilleure place, pour lui choisir un mystérieux abri près de

(1) Bacchas.

son cœur. Voyons un peu.... Diablotins, fils du soupçon, ô vous qui flottez dans les airs, en tissant d'invisibles trames, dévoilez à mes yeux, sans compassion, les secrets de ce philosophe mystique. (Il regarde la table et aperçoit l'Enfer (1) du Dante.) En voilà bien d'une autre, je ne suis pas venu une seule fois chez Ernest sans rencontrer cet admirable livre ouvert sur sa table. (Lisant.) Dante, *La Divine Comédie*. C'est son poème favori. (Tenant le livre dans ses mains et le regardant encore.) Et ouvert toujours au même passage, celui de Francesca. Voilà une chose qui permet deux explications, et je les devine. Ou Ernest ne lit jamais, ou il lit toujours le même endroit. Tiens!..... là, il y a une tache, comme si on y avait laissé tomber une larme. Seigneur, que de mystères et que d'abîmes! Je crois qu'il est bien difficile de vivre tranquille lorsqu'on est marié! (Prenant sur la table le papier brûlé.) Un papier entièrement brûlé?... Non, ma foi, il reste encore des traces d'écriture ! (Il se lève et s'approche de la fenêtre pour lire. Ernest entre en ce moment et l'observe.)

SCENE V.

PEPITO, ERNEST.

- ERNEST. Qu'est ce que tu regardes donc là?
- PEPITO. Ah! c'est toi, Ernest? Mais..... c'est un papier qui trainait..... et que le vent enlevait.....
- ERNEST. (Le prenant et le lui rendant après l'avoir regardé un instant.) Je ne sais pas ce que c'est que cela.
- PEPITO. Ce sont des vers. Tu vas voir. (Lisant, mais avec difficulté.) *Le feu qui me décore...* (À part.) Tiens! ça rime avec Théodore.
- ERNEST. Et puis.....
- PEPITO. (Cessant de lire.) Et puis, rien de plus.
- ERNEST. Ce papier sans valeur symbolise notre vie : des cris de douleur et une pincée de cendres.
- PEPITO. C'étaient des vers?
- ERNEST. Peut-être bien. Parfois je ne sais que faire, je laisse ma plume courir..... je les ai écrits la nuit passée.
- PEPITO. Et pour aider la muse et t'identifier à la situation, tu cherchais ton inspiration dans l'œuvre du grand maître?
- ERNEST. Il me semble.....
- PEPITO. Inutile d'en rien dire..... c'est une œuvre gigantesque. (Désignant le livre.) *Épisode de Francesca de Rimini.*
- ERNEST. (Avec ironie et impatience.) Aujourd'hui tu me sembles en veine de faire des découvertes.
- PEPITO. Pas tant que cela, par la mort-diable! Il y a même dans ce livre, là où il est ouvert, quelque chose que je ne puis comprendre et que tu vas m'expliquer. Il y est dit que Françoise et Paul, lisant par passe-temps un livre d'amour, en arrivent à ce passage, où l'auteur célèbre si divinement, et en montrant tout son esprit, les amours de Lanzarote et de la reine Ginebra. Le livre parle d'un baiser, et le jouvenceau, ivre d'amour, lui donne un baiser sur la bouche. C'est à ce moment, c'est à cette occasion, que le poète florentin, avec un accent divin, une concision sublime, dit ce que tu as marqué là (Il montre le livre) et ce que je n'ai pas compris : *Galeoto*

(1) Il y a là erreur de mon ami Echegaray. L'épisode de *La Divine Comédie* est dans l'Enfer.

c'était le livre, et ils cessèrent leur lecture. Cesser la lecture, cela se comprend et il n'y a rien à chercher. Mais, dis-moi, ce Galeoto d'où sort-il et qui est-il? (Montrant les papiers qui sont sur la table.) Tu dois le savoir, puisque c'est le titre du drame que tu as écrit et qui doit t'apporter le succès et la renommée. (Il prend le manuscrit et l'examine.) Voyons un peu.

ERNEST. Galeoto fût le médiateur entre la reine et Lanzarote, et en amours, le troisième personnage peut prendre, non sans raison, le sobriquet de *Galeoto*, surtout, si on veut éviter de prononcer un nom compromettant et capable de soulever une altercation.

PEPITO. Très-bien, je comprends : mais tu n'as donc pas en espagnol un mot propre pour cela et sous ta main?

ERNEST. Si, parfaitement propre et très-expressif. Ce métier, avec lequel on profite des erreurs et des légèretés pour les convertir en doublons ; ce métier qui règle les désirs et se nourrit des affections, il a un nom et je le sais ; mais c'est me mettre dans un cruel embarras, que de vouloir me le faire dire (Montrant le drame) et développer ce que je ne dirai jamais. (Il lui arrache le manuscrit et le jette sur la table.) Dans chaque cas spécial, je note moi-même une particularité ; mais parfois la société tout entière est Galeoto. Elle travaille, alors, sans avoir conscience qu'elle exerce un pareil métier, sous les influences d'un autre vice tout-à-fait opposé, mais elle met une telle adresse à détruire, tuer l'honneur et la pudeur, que jamais on n'a vu, que jamais on ne verra, un Galeoto plus fort. Un homme et une femme vivent heureux et en paix, accomplissant loyalement avec joie leur devoir, l'un et l'autre. Personne ne s'occupe d'eux et tout marche à merveille ; mais, vive Dieu! cela ne dure pas longtemps dans l'héroïque cité de Madrid ! Tout-à-coup, un beau matin, on dévisage leur mine, et à partir de ce moment, la société, soit par entêtement, soit par grossièreté, se fourre dans la tête, sans motif et sans raison, qu'ils cachent un mystère d'impudeur ou de licence. Et la chose est vue et jugée : il n'y a pas un raisonnement sain qui puisse les relever, il n'existe pas un homme capable de les venger : l'honneur le plus pur y succombe. Et l'action est d'autant plus infâme que les raisons qui manquaient, dès le début, pour engendrer cette fable, se développent et naissent à la fin. Et cela, parce que l'atmosphère qui entoure ces malheureux est si dense, le torrent qui les emporte si violent et la pression si forte, qu'ils se rapprochent sans s'en apercevoir, qu'ils s'unissent sans le vouloir, qu'ils se joignent pour tomber, et qu'ils meurent en s'adorant ! Le monde a été le bélier qui a sapé leur vertu : il a ouvert le chemin à l'infamie. Ce fût Galeoto et.... (À part.) Vois-tu, pensée infernale vomie par Satan, vois-tu que ton feu me dévore !

PEPITO. (À part.) Si Théodore tient le même langage, que Dieu protège mon oncle Julien ! (À voix haute.) Et c'est sans doute sur ce thème que tu as fait les vers de cette nuit?

ERNEST. Certainement.

PEPITO. Drôle d'idée d'employer son temps avec ce flegme, et d'être..... aussi..... calme, sans s'occuper de rien, lorsqu'on doit aller bientôt sur le terrain, croiser l'épée avec Nebreda, qui, — c'est une justice à lui rendre, — est un fier homme l'épée à la main ! Est-ce qu'il ne serait pas plus sensé et meilleur pour toi, d'apprendre un coup droit ou une parade en tierce, que de te casser la tête sur un vers incorrect, ou sur une rime rebelle ? Malgré tout ton sang-froid, tu n'as pas l'air de songer que c'est affaire grave que d'avoir le vicomte devant soi pour adversaire ?

- ERNEST. Ma foi, non. Et j'ai une bonne raison pour cela. Si je le tue, c'est le monde qui aura raison : s'il me tue, ce sera moi.
- PEPITO. Bravo ! Voilà qui est bien trouvé.
- ERNEST. Ne parlons plus de tout cela.
- PEPITO. (A part.) Maintenant, tâchons de savoir avec adresse..... (Il s'approche d'Ernest et lui demande à voix plus basse.) C'est donc pour aujourd'hui même ?
- ERNEST. Aujourd'hui, oui.
- PEPITO. Dans les environs de la ville ?
- ERNEST. Non. A cette heure-là, cela n'était pas possible.—Une histoire connue de tout le monde.....
- PEPITO. C'est donc dans une maison ?
- ERNEST. Je l'ai proposé moi-même.
- PEPITO. Et où cela ?
- ERNEST. Ici, au dessus. (Tout cela doit être dit avec froideur et indifférence.) Un appartement sans locataire : un grand salon, avec le jour venant de côté..... Pour le cas dont il s'agit, et sans que personne le sache, nous aurons là avec une poignée de louis, un endroit meilleur que tous ceux qu'on peut trouver dans la campagne.
- PEPITO. Et il n'y manque rien ?.....
- ERNEST. Rien que les épées !
- PEPITO. J'entends parler..... on vient..... (S'approchant au fond et à Ernest.) Ce sont peut-être les témoins ?
- ERNEST. Cela se peut bien.
- PEPITO. (S'approchant de la porte.) On dirait pourtant une voix de femme.....
- ERNEST. (S'approchant aussi.) Eh bien ! pourquoi les empêche-t-on d'entrer ?

SCENE VI.

ERNEST, PEPITO, LE DOMESTIQUE.

- LE DOMESTIQUE. (Avec un certain mystère.) On demande à parler à monsieur.
- PEPITO. Qui cela ?
- LE DOMESTIQUE. Une dame.
- ERNEST. C'est étrange.
- PEPITO. (A voix basse au domestique.) Qu'est-ce qu'elle veut ?
- LE DOMESTIQUE. (De même à Pepito.) Elle pleure.
- PEPITO. (A voix haute.) Est-elle jeune ?
- LE DOMESTIQUE. En vérité, je n'en sais rien : l'antichambre est très-obscur, et cette dame a le visage si bien couvert qu'il est tout-à-fait impossible de l'apercevoir ; de plus, elle parle si bas, si bas, qu'on ne l'entend pas.
- ERNEST. Qui cela peut-il être ?
- PEPITO. Quelqu'un qui veut te voir.
- ERNEST. Je cherche en vain.....
- PEPITO. (A part.) Il a l'air perplexé. (Il prend son chapeau et va lui serrer la main.) Allons, je te laisse à tes affaires : une poignée de main et bonne chance. (Au domestique.) Qu'attends-tu là, imbécile ?
- LE DOMESTIQUE. J'attends les ordres de Monsieur.
- PEPITO. Dans les affaires de ce genre, il faut deviner et prévenir l'intention. Et puis, vois-tu, tant que la dame voilée ne sera pas partie, n'ouvre la porte à personne et pour aucun motif, alors même que le firmament s'effronderait sur la maison.

LE DOMESTIQUE. Alors je vais lui dire d'entrer?

ERNEST. Oui. (A Pepito qui est près de la porte.) Adieu.

PEPITO. Adieu, Ernest. (Pepito et le domestique sortent par le fond.)

ERNEST. Une dame?..... Sous quel prétexte?..... Pourquoi?..... (Pause. A ce moment Théodore apparait à la porte du fond et s'y arrête, la figure cachée par un voile.) La voici!

SCENE VII.

THÉODORE, ERNEST (Elle est dans le fond sans oser avancer : lui au premier plan et tourné de son côté.)

ERNEST. Vous avez désiré me parler : daignez, madame, vous donner la peine....
(Il l'invite à entrer.)

THÉODORE. (Levant son voile.) Ernest, pardonnez-moi.

ERNEST. Théodore!

THÉODORE. J'agis mal, n'est-ce pas?

ERNEST. (Embarrassé et balbutiant.) Mais.... je ne sais pas.... car j'ignore.... à quoi je dois pareil honneur!..... Mais que dis-je? Hélas!..... Votre honneur trouvera chez moi un respect si grand (Avec exaltation.) que nulle part on ne pourrait lui rendre un plus grand culte. Pourquoi, donc craindre, madame, qu'il puisse y avoir du mal dans votre présence ici?

THÉODORE. Pour rien.... Il fut un temps, et ce temps a fui pour toujours, Ernest, où je n'avais ni doute, ni crainte; où je traversais n'importe quel salon, appuyée à votre bras, sans la moindre rougeur au front, sans la moindre appréhension au cœur. En ce temps-là, au moment de votre départ.... car on dit que demain vous partez pour l'Amérique.... je n'aurais pas hésité.... il est si triste de perdre un ami, et ceux qui partent peuvent bien ne jamais revenir.... Oui, devant Julien, devant tout le monde.... le cœur ému.... mais sans autre souci.... je vous aurais donné le baiser des adieux!

ERNEST. (Fait un mouvement, vite réprimé.) Ah! Théodore!.....

THÉODORE. Mais aujourd'hui.... Tout est changé. Il y a un abîme entre nous.

ERNEST. Vous avez raison, madame. Nous ne pouvons plus nous aimer, même fraternellement : nos mains ne peuvent plus se serrer, sans être coupables. Ce qui a été, n'est plus; il faut se vaincre, il faut se haïr.

THÉODORE. (Avec ingénuité et désespoir.) Nous haïr! Et pourquoi?

ERNEST. J'ai donc pu vous dire, à vous, ma chère enfant, que je vous haïssais?

THÉODORE. Oui.

ERNEST. Ne faites pas attention à mes paroles. Quand il le faudra, Théodore, si vous avez besoin de moi, demandez-moi ma vie.... (Avec passion.) et vous donner ma vie.... (Changement de ton : il se contient.) ce sera pour moi accomplir un devoir. (Légère pause.) Vous haïr! Si mes lèvres ont laissé échapper une telle parole, c'est parce que je pensais au mal que j'ai fait, moi, à qui m'a fait tant de bien. C'est vous, Théodore, qui pourriez me haïr.... moi.... c'est impossible.

THÉODORE. (Avec tristesse.) Ah! j'ai déjà versé bien des larmes; mais vous, Ernest.... vous, je ne puis vous accuser. Il n'est pas un être au monde qui, jugeant sans passion, vous condamne : car enfin, quelle culpabilité avez-vous dans tous ces bruits calomnieux? Etes-vous pour quelque chose dans la venimeuse sollicitude dont nous poursuit le monde impie, dans le changement de caractère et l'humeur sombre de notre pauvre Julien? Peut-il vous attribuer sa colère, qui n'est due qu'au chagrin; son langage qui me blesse, la douleur qui le tue, car il doute de mon amour!

- ERNEST. Voilà ce que je ne puis comprendre, et de sa part moins que de tout autre : (Avec colère.) ce qui me torture, ce qui, par le Dieu vivant, est indigne de pitié, inexcusable, sans raison, c'est de penser qu'il y a un homme capable de douter d'une femme telle que vous!
- THÉODORE. Mon bien-aimé Julien! Hélas! Comme il paye cher ce doute impitoyable!
- ERNEST. (Effrayé d'avoir accusé Julien devant Théodore.) Qu'ai-je dit?..... Moi l'accuser!..... Non!..... (Il cherche à disculper Julien et à détruire l'effet de ce qu'il a dit.) Il a douté, comme douterait n'importe qui : comme doute celui qui aime : il n'y a pas d'amour sans jalousie. Il y a des gens qui doutent, même de Dieu! Tout est égoïsme ici-bas : celui qui est l'heureux possesseur d'un trésor, garde son or pour l'or lui-même, et redoute tout pour lui. Si par un pouvoir surhumain, vous pouviez m'appartenir demain, je douterais!..... Je douterais de mon propre père lui-même! (Il a parlé avec une exaltation croissante : tout-à-coup il s'arrête en remarquant qu'il va retomber dans la faute commise précédemment. A ce moment, Théodore, qui a entendu parler dans le fond de la scène, remonte vers la porte.) (A part.) Où te laisses-tu aller, ô mon pauvre cœur? Qu'y a-t-il dans tes replis profonds? Tu prétends que le monde est un calomniateur, et tu lui donnes raison.
- THÉODORE. Écoutez..... on vient.....
- ERNEST. Il est deux heures à peine..... (Remontant.) Serait-ce eux?.....
- THÉODORE. (Avec terreur.) C'est la voix de Julien!..... S'il entrait!
- ERNEST. Non..... on s'arrête.....
- THÉODORE. (Toujours avec effroi et sur le ton de l'interrogation.) Si c'était Julien..... (Elle fuit un mouvement pour se diriger vers la porte de droite. Ernest l'arrête respectueusement, mais avec énergie.)
- ERNEST. Si c'est lui, il faut demeurer ici : notre loyauté est notre excuse. Si c'est au contraire ceux que je crains, dans ce cas, Théodore, vous entrerez là. (Il montre la porte de droite.) (Écoulant.) Mais je n'entends rien..... non, rien.
- THÉODORE. Je sens mon cœur sauter dans ma poitrine.
- ERNEST. Rassurez-vous; on est parti, et n'y pensez plus. (Il revient au premier plan.) De grâce, Théodore.....
- THÉODORE. (Redescendant la scène.) J'avais à vous parler, Ernest, mais le temps passe si vite.....
- ERNEST. Hélas! il vole!
- THÉODORE. Eh bien! je voulais vous dire.....
- ERNEST. Pardonnez-moi si je vous interromps; mais..... il n'est peut-être pas prudent de rester ici..... il peut venir du monde..... il doit venir du monde.....
- THÉODORE. J'étais venu précisément pour éviter.....
- ERNEST. Que voulez-vous dire?.....
- THÉODORE. Cela veut dire que je sais tout, et que la seule pensée du sang qu'on va verser pour moi, me fait horreur : il me semble qu'il retombe sur ma tête en pluie de feu, je le sens qui m'étouffe! (Elle porte la main à sa poitrine.)
- ERNEST. L'outrage a été tel, qu'il ne peut se réparer que par la mort du vicomte..... Il a voulu de la fange? Je lui en ferai avec son propre sang!
- THÉODORE. (Avec effroi.) Vous le tuerez?
- ERNEST. Oui. (Réprimant un mouvement de supplication de Théodore.) Vous avez le droit de disposer de moi, vous avez le droit de faire de moi ce que vous voudrez, tout, sauf une seule chose : c'est de me faire éprouver de la compassion pour ce Nebreda, quand son affront me revient à l'esprit!
- THÉODORE. (Les larmes aux yeux et suppliant.) Et pour moi, n'en aurez-vous pas?
- ERNEST. Pour vous?
- THÉODORE. Oui, pour moi; il en résultera un horrible scandale!

ERNEST. C'est possible.

THÉODORE. Si c'est possible?..... Et cela vous laisse aussi froid! Et vous ne cherchez pas à l'éviter, quand moi-même je vous en prie.

ERNEST. Je ne puis rien éviter, mais je puis punir. Je le pense, je le dis, et j'en fais mon affaire: si on a trouvé le moyen de m'insulter, moi je saurai trouver le moyen de châtier.

THÉODORE. (S'approchant de lui, à voix basse et comme si elle craignait de s'entendre elle-même.) Et Julien?

ERNEST. Julien? Eh bien, quoi?

THÉODORE. S'il l'apprend!.....

ERNEST. Certes, il le saura.

THÉODORE. Et que dira-t-il?

ERNEST. Ce qu'il dira?

THÉODORE. Qui donc, lorsqu'il s'agit de me défendre..... qui donc..... a droit de montrer sa valeur..... si ce n'est mon mari..... qui m'aime?

ERNEST. Tout homme d'honneur n'a-t-il pas le droit de prendre la défense d'une femme? Sans la connaître, sans être son allié, son ami, ni son amant, il suffit d'avoir entendu les insulteurs. Pourquoi ai-je accepté ce duel? Pourquoi vous ai-je défendue? Parce que j'ai entendu la calomnie, parce que je suis ce que je dois être! N'étais-je pas là et n'avais-je pas le devoir de vous défendre? J'ai protesté le premier.

THÉODORE. (Elle a écouté attentivement et comme dominée par l'énergique accent d'Ernest, elle se rapproche de lui et lui serre la main avec effusion.) Vous êtes un grand et noble cœur, Ernest, et cela est digne de vous!..... (Elle s'arrête, s'éloigne, et dit ce qui suit avec une expression de tristesse.) Mais il y a là pour mon Julien une humiliation.

ERNEST. Lui, humilié!

THÉODORE. Oui, vraiment.

ERNEST. Et pour quelle raison?

THÉODORE. Pour aucune raison.

ERNEST. Et qui osera le dire?

THÉODORE. L'opinion publique.

ERNEST. Mais enfin, pourquoi?

THÉODORE. Quand on saura qu'une insulte a été faite, et que mon mari n'est pas celui qui a châtié l'insolent..... (Baissant la voix et fuyant les regards d'Ernest.....) bien plus, quand on saura que c'est vous qui avez pris sa place, eh bien! de ce premier scandale naîtra un scandale plus grand encore.

ERNEST. (Convaincu, mais protestant) S'il fallait penser à tout ce que l'on peut dire, il n'y aurait pas moyen de vivre ici bas.

THÉODORE. Je ne dis que la vérité.

ERNEST. Sans doute, et la vérité est horrible.

THÉODORE. Alors, vous renoncez!.....

ERNEST. C'est impossible.

THÉODORE. Si je vous en suppliais!

ERNEST. Non. Et puis à tout prendre, Théodore, quoi qu'il puisse arriver, il est préférable que ce soit moi qui me trouve en présence de Nebreda, car ce vicomte de malheur se rattrape sur ce qui lui manque en honorabilité, par son talent de spadassin.

THÉODORE. (Un peu blessée de cette espèce de protection, humiliée même de voir Ernest écarter Julien.) Mon mari, lui aussi, ne manque pas de courage.

ERNEST. Quelle est donc, la fatalité qui s'acharne après moi?..... Ou je m'explique mal, ou vous ne me comprenez pas bien. Je sais qu'il a du cœur, mais lors-

qu'entre deux hommes courageux, il y a un outrage sanglant fait à la réputation ou à l'honneur, on ne peut dire à l'avance ce qui arrivera, on ne peut deviner qui des deux restera debout, qui des deux tombera frappé. (Avec sincérité, mais avec tristesse aussi.) En un mot, si un homme doit subir l'issue funeste de ce combat, entre Julien et Ernest, le choix n'est pas douteux.

THÉODORE. (Avec un véritable effroi.) Vous?..... Oh! cela non!..... non!.....

ERNEST. Et pourquoi non, si c'est ma destinée?..... ma mort ne fait de tort à personne, et moi-même je ne perds pas grand chose.

THÉODORE. (Ayant peine à retenir ses larmes.) Par grâce, ne dites pas cela!.....

ERNEST. Que laisserais-je, donc, ici bas? Pas une amitié, pas un amour! Quelle est la femme qui suivrait mon cercueil en pleurant les larmes d'un cœur qui aime?.....

THÉODORE. (Fondant en larmes.) La nuit passée..... tout entière..... j'ai prié pour vous..... Et vous dites que personne..... (Avec explosion.) Je ne veux pas que vous mouriez!

ERNEST. Oui!..... on peut prier pour celui-ci ou pour celui-là! (Avec passion.) Mais on ne pleure que pour un seul!

THÉODORE. (Avec étonnement.) Ernest!.....

ERNEST. (Effrayé de ses propres paroles.) Qu'ai-je dit?.....

THÉODORE. (S'écartant de lui.) Rien.....

ERNEST. (Avec timidité, la tête basse et fuyant les regards de Théodore.) Si..... il y a longtemps déjà que je vous ai dit que j'étais un insensé..... ne faites cas ni de moi, ni de mes paroles. (Silence : ils restent pensifs, loin l'un de l'autre, et sans oser se regarder.)

THÉODORE. (Montrant le fond du théâtre.) On vient encore!

ERNEST. (Suivant le mouvement de Théodore.) Oui, on vient!.....

THÉODORE. (Remontant la scène et prêtant l'oreille.) Et on veut entrer.....

ERNEST. (De même.) Ne craignez rien. (Designant la chambre.) Là tenez, là, Théodore!.....

THÉODORE. Mon honneur est un bouclier et une sauvegarde!

ERNEST. Oui, si ce n'est pas votre mari qui vient.

THÉODORE. Ce n'est pas Julien!..... J'avais pensé, j'espérais..... (Elle s'arrête près de la porte et d'un ton suppliant.) que vous renoncerez à ce duel.

ERNEST. Après l'avoir frappé au visage!.....

THÉODORE. Je l'ignorais!..... (Désespérée, mais comprenant que tout arrangement est impossible.) Eh! bien, fuyez!

ERNEST. Fuir, moi!.....

THÉODORE. Je vous le demande pour moi, pour lui, au nom du Dieu vivant!

ERNEST. On peut me haïr..... oui..... c'est possible! Mais me mépriser..... jamais!

THÉODORE. Un mot, un dernier mot. On vient vous chercher, n'est-ce pas?

ERNEST. Non, ce n'est pas l'heure encore.

THÉODORE. Vous me le jurez?

ERNEST. Oui, je vous le jure..... Vous allez me haïr, Théodore?

THÉODORE. Non..... jamais!

PEPITO. (Du dehors.) Je vous dis qu'il faut que je lui parle!.....

ERNEST. Vite, cachez-vous. (A Théodore.)

THÉODORE. Oui, (Elle entre dans la chambre de droite.)

PEPITO. Qui donc empêche d'entrer?

ERNEST. Ah! la calomnie s'impose et donne à la faute les apparences de la vérité.

SCENE VIII.

ERNEST, PEPITO. (Ce dernier entre par le fond sans chapeau et très-ému.)

- PEPITO. (Au domestique.) Que le diable t'emporte!..... je te dis que j'entrerai! Ernest!..... Ernest!.....
- ERNEST. Que se passe-t-il donc?
- PEPITO. Je ne sais pas comment te le dire..... mais il faut.....
- ERNEST. Parle donc.
- PEPITO. Ah! j'ai la tête qui me tourne! Sang du Christ! Qui aurait pu penser cela!
- ERNEST. Mais va donc! Parle! Qu'est-il arrivé?
- PEPITO. Ce qui est arrivé?..... ton malheur!..... (Très-vite.) Julien a su le duel: il est venu te chercher, tu n'étais pas là: il s'en est allé alors trouver tes témoins et ils ont été tous ensemble chez le vicomte.
- ERNEST. Chez Nebreda? Mais pourquoi?
- PEPITO. En voilà une demande! Pourquoi? Parce que Julien était comme un ouragan, soulevant les volontés, foulant les convenances, ne voulant rien entendre.....
- ERNEST. Va, achève!
- PEPITO. (Quittant Ernest et remontant la scène.) Les voilà qui montent.....
- ERNEST. Mais qui?
- PEPITO. Eux, parbleu..... (Il regarde au dehors.) Ils le portent dans leurs bras.....
- ERNEST. Tu m'effrayes à la fin..... Achève donc vite! (Il lui prend le bras avec violence et l'amène au premier plan.)
- PEPITO. Il l'a contraint à se battre, et il n'y a pas eu moyen de faire autrement. Alors le vicomte a dit: «Bon, cela en fera deux au lieu d'un.» On est venu ici, chez toi..... Julien monte, ton domestique, se met en travers de la porte, dit que tu es avec une femme et qu'il ne laissera entrer âme qui vive.
- ERNEST. Et alors?
- PEPITO. Alors, Julien redescend en disant: «Tant mieux, j'aurai tout la journée à moi», et lui, Nebreda, les témoins, mon père et moi, qui venais d'arriver..... nous sommes tous montés là-haut..... où tu sais.....
- ERNEST. Et ils se sont battus?
- PEPITO. Avec furie! avec rage! Comme deux hommes, qui veulent fouiller de la pointe de leur épée, le cœur d'un adversaire exécré.
- ERNEST. Et Julien?..... Non!..... Cela n'est pas!
- PEPITO. Tiens!... les voilà.
- ERNEST. Tais-toi! Tais-toi!..... Parle plus bas!
- PEPITO. Par ici..... entrez.
- (Julien, Sévère et Rueda apparaissent au fond. Ils portent Julien, grièvement blessé, dans leurs bras. Les positions de gauche à droite sont: Sévère, Julien, Rueda.)
- ERNEST. Miséricorde divine!.....

SCENE IX.

ERNEST, JULIEN, SÉVÈRE, PEPITO, RUEDA.

- ERNEST. Julien!..... mon bienfaiteur!..... mon ami! mon père!..... (Il se précipite au devant de lui en pleurant.)
- JULIEN. (D'une voix faible.) Ernest.....

- ERNEST. Malédiction sur moi !
 SÉVERE. Hâtons-nous !
 ERNEST. Mon second père !
 SÉVERE. Il souffre effroyablement.
 ERNEST. Et c'est pour moi !
 JULIEN. Cela n'est pas pour toi !
 ERNEST. Oui, pour moi !..... Ah ! pardonnez-moi ! (Il prend la main de Julien du côté droit et s'agenouille devant lui.)
 JULIEN. Tu n'as pas besoin de pardon. Tu as fait ton devoir : moi j'ai accompli le mien.
 SÉVERE. Il faudrait le coucher sur son lit ! (Il quitte Julien et Pepito le remplace pour le soutenir.
 PEPITO. (Montrant la porte de droite.) Entrons là ?
 ERNEST. (Avec un accent de fureur.) Oh ! ce Nebreda !.....
 SÉVERE. Assez de folies, n'est-pas, ou sans cela tu vas achever de le tuer ?
 ERNEST. Des folies !..... C'est ce que nous verrons !..... (Hors de lui.) Oh ! j'ai deux vengeances à exercer..... c'est mon droit ! (Il se précipite vers la porte du fond.)
 SÉVERE. Nous allons mettre Julien dans ta chambre, sur ton lit..... (Ernest, qui allait sortir, s'arrête épouvanté.)
 ERNEST. Où cela ?
 SÉVERE. Là dedans.
 PEPITO. Oui, là.
 ERNEST. (Il se précipite et se met en travers de la porte. Le groupe qui soutient Julien, presque évanoui, s'arrête étonné.) Non !.....
 SÉVERE. Comment tu refuses ?.....
 PEPITO. Es-tu fou ?
 SÉVERE. Laisse-nous passer !..... Tu ne vois donc pas ?..... Il se meurt !
 JULIEN. (Il se redresse et fixe Ernest avec un regard d'étonnement et d'épouvante.) Que dit-il !..... il refuse !.....
 RUEDA. Je n'y comprends plus rien !
 PEPITO. Ni moi non plus !
 ERNEST. Il se meurt !..... Il m'implore, il doute de moi !..... O mon cher père !.....
 SÉVERE. Allons, il le faut ! (Il pousse la porte par dessus l'épaule d'Ernest. Théodore apparaît.)
 ERNEST. Grand Dieu !
 SÉVERE. } Elle !
 PEPITO. }
 RUEDA. Une femme !
 THÉODORE. (Se jetant sur Julien et l'embrassant.) Julien ! mon cher Julien !
 JULIEN. (Il écarte Théodore pour bien la voir, puis se redresse debout par un violent effort de volonté, se dégageant des bras qui le soutiennent.) Qui donc est là ?..... Théodore !!!..... ah !..... (Il tombe à terre sans connaissance.)

FIN DU SECOND ACTE.

TROISIEME ACTE

Même décor qu'au premier acte. Le sofa est remplacé par un grand fauteuil. — Il fait nuit.
Lampe allumée sur la table.

SCENE PREMIERE

PEPITO (Il écoute à la porte de droite au second plan : puis il revient au centre de la scène.)

PEPITO. La crise est enfin passée, ou du moins je n'entends plus rien. Pauvre Julien ! Son état est grave, bien grave ! Sa vie est sur les plateaux d'une balance, dont l'un menace la vie du corps, et l'autre celle de l'âme et de l'honneur ! Abîme profond, plus profond qu'un amour sans espoir. Diable !... me voilà mêlé aux tragédies domestiques, et je vais devenir plus romantique que cet autre avec ses improvisations et ses drames ! C'est qu'aussi j'ai dans la tête une série de scandales, de provocations, de meurtres, de trahisons et de vilénies, qui s'y déroulent comme en un panorama ! Grand Dieu ! Quelle journée ! Quelle nuit ! Et encore ce n'est pas fini ! (Léger silence.) Je crains bien que cela ait été plus qu'imprudent de l'apporter ici dans un pareil état.... Oui, mais.... qui donc peut résister à mon oncle et à sa volonté, quand il s'est fourré une idée dans la tête ? Et puis, là, vrai, il avait raison : tout individu qui se respecte et auquel il reste un souffle de vie, ne serait pas resté dans cette maison en pareil cas. Et lui, c'est un homme de cœur et de caractère.... Qui vient là ?..... (Il remonte vers le fond.) C'est ma mère.

SCENE II

PEPITO, MERCÉDÉS (Elle entre par le fond.)

MERCÉDÉS. Où est Sévère ?

PEPITO. Il n'a pas quitté son frère une minute. Je savais bien qu'il l'aimait, mais je n'aurais pas cru que sa tendresse allât jusque là. Si ce que je crains, arrive !....

MERCÉDÉS. Et ton oncle ?

PEPITO. Il souffre et ne dit rien. Tantôt il murmure le nom de Théodore d'une voix sourde et dure, tantôt il prononce celui d'Ernest, et froisse avec colère les draps de son lit. Puis il redevient immobile comme une statue, le regard fixé dans le vide, pendant que son front est couvert de la sueur froide de l'agonie. Mais bientôt la fièvre le ranime et l'exalte : il se dresse sur son séant, dans le lit et semble écouter attentivement ; il dit qu'elle et lui l'attendent : il se précipite, veut se lever, et ce n'est qu'à force de larmes et de prières, que mon père peut calmer ses anxiétés. Calmer !.... Non : car son sang embrasé fait passer dans ses veines les fureurs de son âme, les violences de sa pensée ! Ah ! ma mère, c'est horrible de voir la contraction amère de sa bouche, ses doigts crispés et comme ar-

més de griffes, cette chevelure en désordre, et ces pupilles démesurément ouvertes qui semblent appeler et suivre d'un regard désespéré, toutes les ombres qui flottent dans l'atmosphère de la chambre.

MERCÉDÉS. Et ton père que dit-il en le voyant dans cet état?

PEPITO. Il gémit et jure d'en tirer vengeance! Mais lui aussi il appelle Théodore, lui aussi il crie le nom d'Ernest; et fasse Dieu qu'il ne les rencontre pas, car s'il se trouvait en face d'eux, je ne sais pas qui pourrait calmer sa colère, arrêter sa fureur!

MERCÉDÉS. Ton père est très-bon.

PEPITO. Très-bon, c'est vrai. Mais avoue qu'il a le caractère emporté!.....

MERCÉDÉS. Cela oui; il lui arrive rarement, bien rarement de se mettre en colère, mais quand une circonstance se présente.....

PEPITO. C'est un tigre du Bengale!..... Sauf le respect que je lui dois.

MERCÉDÉS. Mais ce n'est jamais sans motif.

PEPITO. Je ne sais mais s'il en a toujours cette fois, à coup sûr, il ne lui en manque pas..... Et Théodore, où est-elle?

MERCÉDÉS. Elle est restée là haut. Elle voulait descendre..... et elle pleurait, comme une véritable Madeleine!.....

PEPITO. Le cœur repenti ou le cœur léger?

MERCÉDÉS. Ne parle pas ainsi..... La malheureuse! Ce n'est qu'une enfant!

PEPITO. Oui, une enfant douce, candide, innocente et pure qui assassine Julien. Il en résulte, si ta comparaison est juste, que puisqu'elle est capable de ce qui est arrivé, étant encore sur les limites de l'enfance, Dieu sait ce qu'elle ferait en augmentant en âge.

MERCÉDÉS. Elle n'est pour ainsi dire pas coupable. L'infâme, c'est ton ami, le faiseur de drames, le poëte, le songeur! C'est lui qui est cause de tout.

PEPITO. Je ne le nie pas.

MERCÉDÉS. Que fait-il maintenant?

PEPITO. Il court les rues, il traverse les carrefours, fuyant les clameurs de sa conscience, sans pouvoir les calmer.

MERCÉDÉS. A-t-il une conscience?

PEPITO. Cela se peut bien.

MERCÉDÉS. Quelle tristesse!

PEPITO. Quel malheur!

MERCÉDÉS. Quelle désillusion!

PEPITO. Cruelle il est vrai!

MERCÉDÉS. Quelle trahison!

PEPITO. C'est un rude coup!

MERCÉDÉS. Et un scandale!

PEPITO. De premier ordre!

MERCÉDÉS. Pauvre Julien!

PEPITO. Triste aventure!

SCENE III

MERCÉDÉS, PEPITO, UN DOMESTIQUE

LE DOMESTIQUE. Madame, c'est Mr. Ernest.

MERCÉDÉS. Comment, il ose!.....

PEPITO. Voilà une audace!

LE DOMESTIQUE. Je croyais.....

PEPITO. Vous avez eu tort de croire.

LE DOMESTIQUE. Il vient sans aucun doute, en passant, car je l'ai entendu dire au cocher qui l'a amené : « Je reviens de suite : attendez-moi. » De telle sorte que.....

PEPITO. (Consultant sa mère.) Que faut-il faire?

MERCÉDES. Qu'il entre. (Le domestique sort.)

PEPITO. Je vais le renvoyer.

MERCÉDES. Sois adroit.

SCENE IV

MERCÉDES. PEPITO, ERNEST entrant par le fond. Mercédés est assise dans le fauteuil ; de l'autre côté Pepito debout ; au second plan Ernest, sans qu'aucun des personnages, se retourne pour le saluer.

ERNEST. (A part.) Ce dédain : ce silence hostile : cette muette épouvante!..... Me voilà devenu un monstre d'iniquité et d'impudence..... pour tout le monde, et cela sans avoir la moindre souillure à me reprocher..... Un objet de mépris général!

PEPITO. Ecoute-moi, Ernest. (Il a regardé Ernest et dit ces mots d'un ton sec.)

ERNEST. Que me veux-tu?

PEPITO. (Toujours durement.) J'avais à te dire.....

ERNEST. De vider les lieux, peut-être.

PEPITO. (Changeant de ton.) Moi..... Grand Dieu, quelle idée!..... Je voulais..... tout simplement..... te demander..... (Il cherche ce qu'il pourra bien dire.) Si tu es sûr..... qu'après..... le vicomte.....

ERNEST. (D'une voix sombre et la tête basse.) Oui. Je sortis comme un fou..... ils descendaient..... Je les ai arrêtés et nous sommes remontés de nouveau..... J'ai fermé la porte..... Et puis deux hommes face à face..... l'épée à la main..... les témoins..... et enfin..... que sais je..... le bruit de fers qui se choquent..... un grand cri..... une chute..... un soupir..... du sang qui coule..... un homme debout qui a tué..... un homme à terre qui meurt.....

PEPITO. Peste!..... c'est un beau coup que tu as fait là! Avez-vous entendu, ma mère?

MERCÉDES. Encore du sang de versé!

PEPITO. Nebreda n'a que ce qu'il mérite.

ERNEST. (Se rapprochant.) Mercédés..... par pitié..... un seul mot! Julien?..... Julien, comment va-t-il?..... Si vous saviez quel supplice j'endure..... Combien grand est mon chagrin!..... Que pense-t-on de son état?

MERCÉDES. On pense que la blessure est mortelle et qu'elle serait plus douloureuse et plus cruelle encore, si vous approchiez de son lit de misères. Sortez de cette maison.

ERNEST. Je veux le voir.

MERCÉDES. Sortez d'ici, et au plus vite.

ERNEST. Non.

PEPITO. Une telle impudence!.....

ERNEST. (A Pepito.) Elle n'a rien qui doive étonner. (A Mercédés, d'un ton respectueux.) Pardonnez-moi, madame, je suis hélas! ce que les autres m'ont fait.

MERCÉDES. Pour l'amour de Dieu, Ernest!

ERNEST. Ecoutez, Mercédés, quand on foule aux pieds un homme tel que moi, qu'on le déshonore sans raison, qu'on le pousse au crime, qu'on l'y oblige même, la lutte est dangereuse..... pour tout le monde ; mais non pas pour moi, qui dans une guerre implacable contre d'invisibles êtres, ai perdu l'honneur, la tendresse, l'amour, — non pas pour moi, qui n'ai plus à perdre que les derniers et tristes lambeaux d'une triste existence. Je viens seule-

ment pour savoir si on conserve quelque espoir..... rien de plus!..... non rien!..... Pourquoi donc me refuse-t-on cette consolation? (A Mercédès d'un ton suppliant.) Un seul mot!

MERCÉDÉS. Eh bien! on dit..... qu'il va un peu mieux.

ERNEST. C'est bien vrai?....., Vous ne me trompez pas?..... C'est certain?..... On en est sûr?..... Ah! vous êtes compatissante!..... vous avez le cœur bon!..... Ce serait donc vrai, mon Dieu!..... Ah! seigneur, qu'il soit sauvé!..... qu'il vive! qu'il soit encore heureux!..... qu'il me pardonne! que je puisse l'embrasser encore et le voir! (Il se laisse choir dans le fauteuil près de la table, et cache son visage dans ses mains en sanglotant. Un silence.)

MERCÉDÉS. (A Pepito.) Si ton père entendait..... s'il vient ici..... (Elle se lève et s'approche d'Ernest avec Pepito.) (A Ernest.) Soyez raisonnable!..... Du courage!

PEPITO. Voyons..... un homme qui pleure! (A part.) C'est curieux comme ces natures nerveuses sont terribles: cela pleure et cela tue avec la même facilité!

ERNEST. Si je pleure, si les sanglots montent à ma gorge convulsionnée, si je suis faible comme une femme ou un enfant, n'allez pas croire que c'est pour moi. Non; c'est pour lui, c'est pour elle! Pour leur bonheur perdu, pour leur nom à jamais souillé, pour l'affront que je leur ai causé, en échange de l'affection qu'ils m'avaient vouée..... pour tout ce mal que leur apporte, non ma méchanceté, mais la fatalité de mon destin? C'est pour cela que je pleure! Et si je pouvais, mon Dieu! effacer ce triste passé avec mes larmes, je voudrais pouvoir pleurer tout mon sang sans en garder une goutte dans mes veines!

MERCÉDÉS. Silence, par pitié!

PEPITO. Plus tard nous parlerons de nos regrets et de nos douleurs.

ERNEST. Pourquoi donc n'en parlerions nous pas, puisque tout le monde en parle aujourd'hui? La ville entière est comme un torrent rapide et bouillonnant qui appelle, qui absorbe, attire, dévore et submerge trois honneurs, trois noms, trois êtres humains, et les jette par les égouts des misères humaines après les avoir roulés dans l'écume de ses risées, dans l'abîme social de la honte, où s'engloutissent à jamais l'avenir, la réputation et la conscience!

MERCÉDÉS. Parlez plus bas, Ernest.

ERNEST. Et pourquoi donc? Aujourd'hui ce ne sont plus de légers bruits qui courent; les murmures se sont changés en clameurs qui remplissent les airs! Personne n'ignore le tragique événement, mais chacun le raconte à sa manière. On sait tout! Mais, ô prodige! on ne sait jamais la vérité; c'est un sort fatal. (Ernest est debout, Mercédès et Pepito sont à ses côtés, prenant intérêt à ce qu'il dit sur les bruits qui courent dans la ville.) Les uns disent que Théodore a été surpris chez moi, par son mari, que j'ai assailli ce dernier avec une rage jalouse, et que, de ma propre main, j'ai troué son noble cœur. Les autres, mes amis ceux-là, daignent ne pas me considérer comme un vulgaire assassin et m'élèvent plus haut: je l'ai tué, mais dans un combat loyal..... un duel en règle! Un tel, toutefois, connaît les détails plus exactement, et celui-là raconte que Julien a pris mon lieu et place dans le rendez-vous convenu avec Nebreda. Je suis arrivé trop tard!..... par calcul ou par crainte, ou même parce que j'étais dans les bras..... Non! cette phrase ignoble brûle mes lèvres, cette pensée seule émbraise mon pauvre cerveau comme s'il était un volcan en flammes. Imaginez ce qu'il peut y avoir de plus odieux de plus vil, de plus infâme: ce qui le plus peut répugner: la boue, la fange du cœur, l'abject rebut des consciences les plus misérables;

jetez tout cela au vent qui court les rues, saupoudrez-en les lèvres et les langues médisantes, vous aurez l'histoire de cet événement, et vous y retrouverez ce qui peut rester de l'honneur des hommes et des femmes quand cet honneur est traîné à travers la ville.

MERCÉDÉS. C'est triste, j'en conviens, mais peut-être bien que l'opinion publique n'est pas seule coupable dans tout cela.

PEPITO. Théodore a été chez toi..... elle était dans ta chambre.....

ERNEST. Pour tâcher d'arrêter la rencontre avec Nebreda.

PEPITO. Mais alors pourquoi s'est-elle cachée?

ERNEST. Parce que nous avons craint que sa présence fut mal jugée.

PEPITO. L'explication est aussi facile que simple : le difficile, Ernest, c'est de la faire accréditer ; car il y en a une autre plus facile et plus évidente.....

ERNEST. Et plus ignominieuse, n'est-ce pas ? Et celle-là c'est la bonne !

PEPITO. Avoue que si Théodore ne faisait pas mal..... elle agissait, du moins, avec beaucoup de légèreté.

ERNEST. Le crime est toujours prudent et rusé ! Au contraire, hélas, l'innocence est imprudente !

PEPITO. Il en résulte, si tu appliques cette règle à tout le monde, qu'il n'y a que des anges et des saints.

ERNEST. Tu as raison ! qu'importent ces calomnies ? quelle est leur valeur et de quel poids sont-elles ? Ce qu'il y a d'horrible, c'est que l'esprit se souille au contact méprisable d'une idée abjecte, qu'à force de penser le mal il arrive, que cette pensée entre familièrement dans la conscience, qu'on le voit répugnant et épouvantable ce mal, *mais enfin on en a l'idée*, la nuit dans la solitude, dans les ténèbres..... cela est certain..... (A part.) Mais qu'ont-ils donc à m'écouter avec ce regard curieux et cette figure étonnée ? (A voix haute.) Je suis ce que je dois être : mon nom est celui d'un homme honorable ! si j'ai tué Nebreda pour le punir de ses mensonges, qu'est ce que je ne ferais pas de moi, coupable d'avoir transformé en vérités, ses calomnies ?

PEPITO. (A part à Mercédés.) Est-il niais..... Si c'est clair.

MERCÉDÉS. (A part à Pepito.) Il y a du dérangement.....

PEPITO. (A part.) Ce qu'il y a, en vérité, c'est qu'il avoue.

MERCÉDÉS. (A voix haute.) Retirez-vous, Ernest.

ERNEST. C'est impossible, madame ! Si cette nuit je m'éloignais de ce lit, je perdrais la raison..... je deviendrais fou !....

MERCÉDÉS. Mais si Sévère vient et s'il vous voit ?....

ERNEST. Et que m'importe ? Sévère est un homme loyal !.... Tant mieux qu'il vienne. Il n'y a que celui qui a peur qui fuit et il n'y a que celui qui trompe qui a peur. Or, il n'est facile ni de me faire peur ni de me faire fuir.....

PEPITO. (Après avoir écouté.) On vient.

MERCÉDÉS. C'est lui !

PEPITO. (Regardant au fond.) Ce n'est pas lui, c'est Théodore.

ERNEST. C'est Théodore !.... Théodore !.... Je veux la voir !

MERCÉDÉS. (D'un ton sévère.) Ernest !

PEPITO. Ernest !

ERNEST. Oui..... la voir..... pour lui demander de me pardonner.

MERCÉDÉS. Vous n'y pensez pas ?....

ERNEST. Si, je pense et je comprends..... nous deux réunis ? Ah ! non ; ne craignez plus rien. Je suis prêt à donner pour elle, mon sang, ma vie, mon avenir, mon honneur, ma conscience !.... Mais, nous voir ?.... Jamais..... Cela n'est pas possible. Il y a entre nous un fleuve de sang ! (Il sort par le gauche.)

SCENE V.

MERCÉDÉS, PEPITO.

MERCÉDÉS. Laisse-moi seule avec elle. Va avec ton père dans la chambre. Je veux qu'elle m'ouvre le fond de son cœur. Et mes paroles, j'en suis certaine, lui feront impression.

PEPITO. Alors je vous laisse.

MERCÉDÉS. A tout-à-l'heure !

PEPITO. A tantôt. (Il sort par la droite au second plan.)

MERCÉDÉS. Mettons mon plan à exécution.

SCENE VI.

THÉODORE, MERCÉDÉS. (Théodore entre timidement ; elle s'arrête près de la porte de Julien, au second plan à droite, et écoute avec anxiété en étouffant ses sanglots dans un mouchoir.)

MERCÉDÉS. Théodore.....

THÉODORE. Ah ! tu étais là ?...

MERCÉDÉS. Courage. A quoi sert de pleurer ?

THÉODORE. Comment va-t-il ?... Comment va-t-il ? Je veux savoir la vérité !

MERCÉDÉS. Beaucoup mieux.

THÉODORE. On le sauvera ?

MERCÉDÉS. Maintenant, je le crois.

THÉODORE. Ah ! que Dieu prenne ma vie en échange de la sienne !

MERCÉDÉS. (Elle l'entraîne avec tendresse au premier plan.) Laisse-moi te dire que maintenant j'ai confiance en ta raison..... et que j'aperçois ton repentir au milieu de tes larmes et de ton angoisse.

THÉODORE. Oui : (Mercédés s'assied et paraît satisfaite.) j'ai mal fait, hélas ! d'aller le voir : c'est vrai. (Mécontentement de Mercédés en voyant qu'il ne s'agit pas du repentir qu'elle espérait.) Mais la veille, tu m'avais parlé de l'injure et du duel..... Je n'ai qu'à te remercier de ce zèle, quoique tu ne puisses imaginer ni que je puisse t'expliquer le mal, que tu me fis. (Croisant les mains et regardant le ciel.) Quelle nuit, ô ma mère ! Quel chagrin, quel délire !... La colère de mon pauvre Julien, le scandale, l'affront, ce sang qu'on allait verser, la bataille furieuse..... tout passa sous mes yeux ! Et ce malheureux Ernest aussi, mourant peut-être pour moi..... Mais pourquoi me regardes-tu ainsi ? Quel mal y a-t-il dans tout cela ? Est-ce que, par hasard, tu m'accuses et penses-tu comme les autres ?

MERCÉDÉS. (D'un ton sec.) Je pense que, de ta part, craindre pour la vie de ce jeune homme, c'était de trop.

THÉODORE. Mais non certes pas : Nebreda est un duelliste de première force. Et la preuve..... mon cher Julien.....

MERCÉDÉS. Ton Julien est vengé, et ce spadassin est pour jamais à terre d'un coup d'épée qui lui a traversé le cœur ; de telle sorte, (Avec intention et dureté) que c'est sans raison, que tu as pleuré et que tu as eu peur.

THÉODORE. (Avec intérêt.) Et c'est Ernest ?...

MERCÉDÉS. Ernest, oui.

THÉODORE. Qui a tué le vicomte ?

MERCÉDÉS. Face à face.

THÉODORE. (Sans pouvoir se dominer.) Ah ! qu'il est noble et courageux !

MERCÉDÉS. Théodore!

THÉODORE. Quoi? Que me veux-tu?

MERCÉDÉS. (Avec sévérité.) Je devine ta pensée.

THÉODORE. Ma pensée?

MERCÉDÉS. Oui.

THÉODORE. Et quelle est-elle?

MERCÉDÉS. Tu le sais bien!

THÉODORE. J'ai peut-être mal fait en laissant percer la joie que j'éprouvais à voir Julien vengé : c'est un élan du cœur que je n'ai pu réprimer.

MERCÉDÉS. Ce n'est pas à cela que tu pensais.

THÉODORE. Tu le sais donc mieux que moi-même?

MERCÉDÉS. (Avec une intention marquée.) Écoute-moi bien ; lorsqu'un cœur éprouve beaucoup d'admiration, c'est qu'il est sur le chemin de l'amour.

THÉODORE. En effet, j'ai de l'admiration.....

MERCÉDÉS. Pour la bravoure de ce garçon.

THÉODORE. Pour sa noblesse de caractère!

MERCÉDÉS. C'est la même chose, et c'est ainsi que cela commence.

THÉODORE. Tu es folle!

MERCÉDÉS. Si quelqu'un est fou, c'est toi!

THÉODORE. Non ; ce qu'il y en moi, c'est une pensée maudite qui me poursuit sans cesse!.... un sentiment de pitié immense, infini! Voilà ce que je ressens.

MERCÉDÉS. Et pour qui?

THÉODORE. Pour qui veux-tu que cela soit?.... Pour Julien.

MERCÉDÉS. Où as-tu vu que la pitié et l'oubli peuvent entrer, par la même porte, dans le cœur d'une femme et y vivre côte à côte?

THÉODORE. Tais-toi pour l'amour de Dieu!.... par pitié!....

MERCÉDÉS. Je veux éclairer ta conscience par la voix de mon expérience et en faisant luire à tes yeux le flambeau de la vérité. (Un silence.)

THÉODORE. Je t'écoute, mais en t'écoutant, je ne trouve dans tes accents rien d'une mère, d'une sœur ou d'une amie, et il me semble que c'est Satan lui-même qui t'inspire et parle par ta bouche. Pourquoi cherches-tu à me convaincre que mon cœur manque à l'amour que je dois à mon époux, et qu'il s'ouvre à une nouvelle tendresse, qui le brûle et le souille? Oui, je l'aime comme il mérite d'être aimé. Oui, je donnerais jusqu'à la dernière goutte du sang qui coule dans mes veines et m'embrace, pour une seule minute de la vie de celui-dont on me sépare. (Elle désigne la chambre de Julien.) Je suis sûre que si j'entrais là, maintenant, si ton mari me laissait faire, si je pouvais serrer Julien dans mes bras, verser mes larmes sur son sein, l'embrasser avec la tendresse et la passion que je ressens, je suis sûre que ses doutes s'évanouiraient, se dissiperaient à la chaleur de nos âmes confondues! Et c'est parce que j'adore Julien, que je dois être ingrate et trahir l'autre qui, noblement et généreusement, risquait sa vie pour moi? On m'accuse même de l'aimer?.... Dieu me pardonne!.... Le monde pense des choses si ridicules, j'entends raconter des histoires si étranges, je vois de si tristes événements, je suis le but de de telles calomnies, que, parfois, je doute de moi-même, et, effrayée, je me demande si je serais, par hasard, la femme qu'on veut faire de moi! Je porterais donc au fond de mon être, et sans le savoir moi-même, une passion bâtarde qui me dévorerait les entrailles, et je brûlerais à cette heure fatale et pleine de tristesse, d'une flamme adultère et infâme?....

MERCÉDÉS. Me dis-tu la vérité?

THÉODORE. Oui, je dis la vérité.

MERCÉDÉS. Tu ne l'aimes pas?

THÉODORE. Écoute, Mercédés, je ne sais comment te persuader. En tout autre temps, pareille question m'eût révoltée; aujourd'hui, tu le vois, je discute si je suis honorable ou non! Est-ce être véritablement honnête? Est-ce l'être de toute son âme? Non!... Sentir l'humiliation, c'est être capable de la souillure!... (Elle cache son visage dans ses mains et se laisse tomber dans le fauteuil à droite.)

MERCÉDÉS. Ne pleure pas : voyons, je te crois. Ne pleure plus, Théodore..... c'est assez. Pour conclure, je veux te dire un dernier mot. Ernest n'est pas ce que tu peux croire; il ne mérite pas ta confiance.

THÉODORE. Il est bon cependant, Mercédés.

MERCÉDÉS. Non.

THÉODORE. Il aime mon Julien.

MERCÉDÉS. Il le trompe.

THÉODORE. Eh mon Dieu!... encore ces soupçons!

MERCÉDÉS. Je ne dis pas que tu prêteras l'oreille à sa passion : je dis seulement..... je dis, qu'il t'aime.

THÉODORE. (Avec épouvante et se levant.) Moi?....

MERCÉDÉS. C'est connu de tout le monde! Il y a un instant, dans ce salon, devant moi, devant mon fils..... eh bien!....

THÉODORE. (Avec anxiété.) Eh bien..... quoi?.... achève.

MERCÉDÉS. Il a tout avoué! Il a juré—et il parlait avec chaleur—que pour toi il donnerait sa vie, son honneur, sa conscience et son âme! Au moment où tu arrivais, il voulait te voir; ce n'est qu'à force d'instances que j'ai obtenu qu'il s'en allât (1). Et je suis sur les épines, car si Sévère le voit, il ne pourra contenir sa colère..... Eh bien!.... maintenant que dis-tu?

THÉODORE. (Malgré elle, elle a suivi ce que dit Mercédés avec un mélange d'intérêt, de terreur et d'anxiété, quelque chose d'indéfinissable.) Mon Dieu, ce serait vrai..... une telle infamie! Et moi qui ressentais pour lui!.... Moi qui avais pour lui une amitié si sincère!....

MERCÉDÉS. Allons, voilà que tu pleures encore?

THÉODORE. Notre âme ne doit-elle pas pleurer sur les désillusions de notre ingrate vie! Un être que je croyais si noble, si pur..... Le voir tombé et flétri!.... Et tu dis qu'il est là..... lui..... Ernest..... Vierge Sainte!.... Ecoute, Mercédés, il faut qu'il quitte cette maison!

MERCÉDÉS. C'est ce que je désire aussi et je suis heureuse de l'énergie que tu montres..... Pardonne-moi!.... Maintenant je te crois. (Elle l'embrasse avec effusion.)

THÉODORE. Tu ne me croyais donc pas, tout à l'heure? (L'actrice doit donner à cette phrase toute l'intonation que l'auteur a voulu y mettre.)

MERCÉDÉS. Silence..... plus bas..... il vient.

THÉODORE. (Avec feu.) Je ne veux pas le voir; je n'ai rien à lui dire! Parle-lui, toi!.... Julien m'attend! (Elle se dirige vers la droite.)

MERCÉDÉS. (La retenant.) C'est impossible..... tu le sais bien..... Il n'écoute pas mes ordres; et maintenant que je connais à fond tes sentiments, je ne suis pas fâchée de lui voir trouver en toi, le mépris qu'il a trouvé, il n'y a qu'un instant, dans mes paroles.

THÉODORE. Non, laisse-moi sortir.

ERNEST. (S'arrêtant à l'entrée.) Théodore!....

MERCÉDÉS. (A part à Théodore.) Il est trop tard. Fais ton devoir, il le faut. (A voix haute à

(1) Dans la pièce à côté!

Ernest.) L'ordre que je vous donnais tout à l'heure, Théodore, va vous le répéter de sa propre bouche, à titre de maîtresse de maison.

THÉODORE. (A voix basse à Mercédès.) Ne me quitte pas, je t'en prie.

MERCÉDÈS. (Bas à Théodore.) Tu as donc peur?

THÉODORE. Moi peur!.... Je n'ai peur de rien et rien à craindre. (Elle fait signe à Mercédès qu'elle peut sortir.)

(Mercédès sort par le droite, au second plan).

SCENE VII.

THÉODORE, ERNEST

ERNEST. Sortir d'ici.... Voilà l'ordre que j'ai reçu.... (Un silence, pendant lequel ils n'osent se regarder.) Et vous.... allez-vous donc confirmer cet ordre?.... (Théodore fait un signe affirmatif, mais sans regarder Ernest.) Soyez sans crainte, Théodore (d'une voix triste et respectueuse), vous pouvez commander, j'obéirai. (Avec dureté.) Les autres, quoi qu'ils fassent, ne trouveront pas moyen de me faire courber la tête. (Avec soumission.) De vous.... même si c'est une offense.... de vous.... je souffrirai tout.

THÉODORE. Vous offenser, Ernest.... non. (Sans le regarder, d'une voix timide et craintive.) Vous croyez donc que je....

ERNEST. Je ne le crois pas. (Nouveau silence.)

THÉODORE. (Sans se retourner ni le regarder.) Adieu.... Soyez heureux!.... Je fais des vœux pour vous!....

ERNEST. Adieu, Théodore. (Il s'arrête un moment, mais Théodore ne se retourne pas, ne le regarde pas et ne lui tend pas la main. A la fin il s'éloigne. Mais, près d'arriver au fond, il revient et se rapproche d'elle. Théodore le sent venir, est très-émue, mais ne tourne pas la tête de son côté. Si ma mort pouvait racheter tout le mal que moi et ma maudite destinée nous vous avons fait, à l'instant même, je vous le jure sur l'honneur, il ne resterait ni une trace du passé, ni un soupir d'agonie, ni cette triste pâleur (Théodore lève la tête et le regarde avec un profond effroi) ni ce regard d'épouvante, ni un sanglot dans votre poitrine (Théodore comprime, en effet, un sanglot), ni une larme sur votre visage.

THÉODORE. (A part et s'éloignant d'Ernest.) Mercédès avait raison!.... Et moi aveugle.... imprudente....

ERNEST. Je vous demande par pitié un dernier adieu.... un seul!

THÉODORE. Eh bien! soit.... adieu! Je vous pardonne le mal que vous m'avez fait.

ERNEST. Le mal que j'ai fait! moi, Théodore!

THÉODORE. Vous l'avez dit, vous-même.

ERNEST. Ce regard!.... Ce ton!....

THÉODORE. En voilà assez, Ernest, je vous en prie!

ERNEST. Qu'ai je donc dit qui pourrait me mériter?....

THÉODORE. Tout est fini entre nous, comme si je n'avais jamais existé.

ERNEST. Cet accent!.... un pareil dédain!....

THÉODORE. (D'une voix sèche et montrant la porte du doigt.) Sortez!

ERNEST. Sortir.... et de cette façon!....

THÉODORE. Mon mari est là qui se meurt!.... Et moi-même, je sens mes forces qui m'abandonnent!.... (Elle vacille et est obligée de s'appuyer au dossier du fauteuil pour ne pas tomber.)

ERNEST. (Il se précipite pour la soutenir.) Théodore!....

THÉODORE. (Elle le repousse avec force.) Ne me touchez pas!.... Je n'ai besoin de personne!

(Un silence. L'attitude et les regards des acteurs doivent s'inspirer de leur talent.) Ah!.... je me sens mieux. (Elle veut faire quelques pas, mais les forces lui manquent et Ernest s'approche encore. Elle le repousse de nouveau et s'éloigne de lui.)

ERNEST. Pourquoi me repoussez-vous?

THÉODORE. (Avec dureté.) Parceque votre contact me souille!

ERNEST. Moi, vous souiller?

THÉODORE. Oui.

ERNEST. Moi!.... (Un silence.) Que dit-elle donc, mon Dieu?... Elle aussi!.... C'est impossible! Oui, la mort est préférable à cette injure!.... Mais cela n'est pas vrai!.... Je suis fou!.... Dites, Théodore, dites que cela n'est pas : un mot, par grâce : un mot de pardon, madame, un mot de consolation ou de pitié! Je me résigne à partir, à ne plus jamais vous voir, quoique cela me brise et me tue!.... Mais au moins, que votre pardon, que votre amitié, que votre estime, me suivent dans mon exil! — Mais au moins que j'aie la certitude, que vous me croyez loyal, honnête, pur de toute souillure et incapable d'un outrage! Peu m'importe ce que dit le monde; je dédaigne ses malédictions, et ses passions ne m'inspirent qu'un profond mépris. Jamais il ne pensera de moi, si entêté ou si cruel qu'il soit, tout ce que je pense de lui. Mais vous! Vous, l'être le plus pur que l'imagination puisse rêver! Vous, pour qui je donnerais, non pas une fois mais mille fois, je vous le jure, ma vie, dans cette lutte insensée, et non-seulement ma vie sur cette terre, mais encore ma vie future dans le ciel! Vous, — me soupçonner capable de trahir!.... (Avec une profonde émotion, une grande anxiété et un accent désespéré.) Oh! cela..... Théodore..... cela non!....

THÉODORE. (Avec une émotion croissante.) Vous ne m'avez pas comprise..... Séparons-nous, Ernest.

ERNEST. Ainsi; non cela n'est pas possible!....

THÉODORE. Partez!.... partez vite! je vous le demande en grâce!.... (Montrant la chambre.) Julien..... est là..... il souffre.....

ERNEST. Je le sais.

THÉODORE. Eh bien! ne l'oublions pas.

ERNEST. Vous avec raison. Mais moi aussi je souffre!

THÉODORE. Vous, Ernest!.... Pourquoi?

ERNEST. Parce que vous me méprisez.

THÉODORE. Cela n'est pas.

ERNEST. Vous l'avez dit.

THÉODORE. Je mentais.

ERNEST. Non!.... Ce n'était pas sans motifs; et c'est pour cela que la souffrance de Julien n'est pas comme la mienne. Dans cette lutte sans fin, dans cette implacable guerre, il souffre comme on souffre sur la terre, et moi comme on souffre dans l'enfer!

THÉODORE. Mon Dieu! j'ai la tête en feu!

ERNEST. Et moi le cœur oppressé!

THÉODORE. Ernest, ayez pitié de moi!

ERNEST. C'est ce que je vous demande pour moi-même!

THÉODORE. Pitié!

ERNEST. (S'approchant d'elle.) Oui, pitié pour moi!.... Que craignez-vous?.... Que pensez-vous?....

THÉODORE. Pardonnez-moi si je vous ai offensé.....

ERNEST. M'offenser, non. C'est la vérité que vous me cachez..... et c'est cette vérité que je veux savoir!.... Je vous la demande à genoux avec les larmes

aux yeux ! (Il s'agenouille devant Théodore et lui prend la main. En ce moment apparaît Sévère à la porte de la chambre de Julien et il s'arrête.)

SÉVÈRE. (A part.) Les misérables !....

THÉODORE. Sévère !....

SCÈNE VIII.

THÉODORE, ERNEST, SÉVÈRE. — Ernest se sépare de Théodore et va à gauche ; Sévère descend se placer entre lui et Théodore.

SÉVÈRE. (A Ernest avec une colère concentrée, et à voix basse pour ne pas être entendu de Julien.) Ne trouvant ni parole ni phrase qui puisse exprimer ma colère et mon mépris, je me contenterai de vous dire que vous êtes un misérable !.... Sortez, et au plus vite !

ERNEST. (A voix basse.) Par respect pour Théodore et pour cette maison, par respect pour la souffrance de celui qui est là, sur son lit de douleur, je me contenterai, monsieur, de vous répondre..... par mon silence.

SÉVÈRE. (Croyant qu'Ernest s'en va et avec un ton d'ironie.) Se taire et obéir, voilà qui est prudent.

ERNEST. Vous ne m'avez pas compris : je ne vous obéirai pas.

SÉVÈRE. Vous restez ici ?

ERNEST. Tant que Théodore ne m'en donne pas l'ordre, oui, je reste ici. Il y a un moment, j'allais partir pour toujours, et je ne sais si c'est Dieu ou Satan qui m'a retenu. Mais vos injures, comme si elles étaient une conjuration de l'enfer, ont fait pousser des racines à mes pieds et ceux-ci sont maintenant rivés au sol.

SÉVÈRE. Je vais voir, en appelant les domestiques, si on ne peut pas les arracher à coups de bâtons.

ERNEST. Essayez !.... (Il fait un pas sur Sévère d'un air menaçant. Théodore se jette entre eux et les retient.)

THÉODORE. Ernest !.... (Elle se retourne et parle avec énergie et dignité à son beau-frère.) Vous oubliez sans doute que, tant que mon époux vivra, je suis chez moi, et qu'il est le maître. Pour donner des ordres ici, nous deux seulement en avons le droit et l'autorité. (A Ernest avec douceur.) Sortez, Ernest..... non pour lui obéir..... mais pour moi, par pitié pour ma douleur.....

ERNEST. (Ne pouvant cacher la joie qu'il éprouve à se voir défendu par elle.) Théodore, vous le voulez ?

THÉODORE. Je vous en prie. (Ernest s'incline respectueusement et remonte la scène.)

SÉVÈRE. (Il s'approche de Théodore d'un air menaçant.) Ton audace me confond et m'épouvante autant que..... non, bien plus que celle d'Ernest ! (Ernest, qui a fait quelques pas, s'arrête ; puis, faisant un effort de volonté, il poursuit son chemin.) Ainsi donc, malheureuse, tu oses lever le front, et cela devant moi ! Baisse la tête ! (Même jeu de la part d'Ernest, mais plus accentué.) Toi, si timide et si douce, comme tu as su trouver pour le défendre, des accents énergiques ! Ah ! c'est bien là, le langage de la passion ! (Ernest, déjà au fond, s'arrête.) Tu oublies donc qu'avant de le chasser, lui, j'étais déjà parvenu à t'arracher de cette maison que tu souillais, par le sang répandu de Julien ?.... Pourquoi es-tu revenue ?.... (Il lui saisit brutalement le bras, le serre avec colère en se rapprochant d'elle, de plus en plus.)

ERNEST. (Se précipitant entre Théodore et Sévère et les séparant.) Ah ! cela n'est pas possible !.... Non !.... Arrière, manant !

SÉVÈRE. Encore toi !

ERNEST. Encore moi !

- SÉVERE. Tu reviens de nouveau !
- ERNEST. (À partir de ce moment, il n'est plus maître de lui.) Il n'y a pas d'autre moyen, puisque tu es assez insolent pour outrager Théodore ! Revenir, oui, revenir, pour châtier ton audace, t'appeler lâche et te le jeter à la face.
- SÉVERE. À moi !
- ERNEST. Oui, à toi !
- THÉODORE. Non !
- ERNEST. C'est lui qui l'a voulu. Je l'ai vu mettre la main sur vous (À Théodore), oui, sur vous !... (Serrant violemment le bras de Sévère.) et de cette façon !
- SÉVERE. Insolent !
- ERNEST. Insolent, oui ; mais non pas lâche. Avez-vous eu une mère ? Oui.—Vous la respectiez ? vous l'aimiez encore plus ? Eh bien, je veux que vous respectiez ainsi Théodore, et que vous vous humiliez devant la douleur immense de cette femme, de cette femme plus pure et plus honorable que votre mère, lâche !...
- SÉVERE. A moi !... cette parole !...
- ERNEST. Oui, et je n'ai pas encore tout dit.
- SÉVERE. Ta vie !...
- ERNEST. Oui, ma vie, mais plus tard. (Théodore veut les séparer, mais il la repousse doucement d'une main, sans abandonner l'autre.) Vous croyez en Dieu ? Alors, de même que vous pliez vos genoux pesants devant l'autel du Dieu, qui est au ciel, de même vous devez vous incliner devant Théodore, et vite ! A genoux !—dans la poussière !
- THÉODORE. Par pitié !
- ERNEST. A genoux ! (Il l'oblige à s'agenouiller devant Théodore.)
- THÉODORE. Assez, Ernest !
- SÉVERE. Mille tonnerres !
- ERNEST. A ses pieds !
- SÉVERE. Toi !
- ERNEST. Moi !
- SÉVERE. Pour elle ?
- ERNEST. Pour elle !
- THÉODORE. De grâce..... silence !

(Théodore, atterrée, montre le chambre de Julien. Ernest lâche sa proie ; Sévère se relève et recule vers le fond. Théodore, l'y rejoint avec Ernest. De cette façon tous deux forment un groupe à part.)

SCENE IX.

THÉODORE, ERNEST, SÉVERE ; puis JULIEN et MERCÉDÉS.

- JULIEN. Laisse-moi ! (De l'intérieur de sa chambre.)
- MERCÉDÉS. (De même.) Non, je ne te laisserai pas aller.....
- JULIEN. (De même.) Ce sont eux..... Laisse moi !
- THÉODORE. (À Ernest.) Allez-vous en ! Partez !
- SÉVERE. (À Ernest.) Voici ma revanche !
- ERNEST. Je ne la refuse pas. (À ce moment Julien apparaît à la porte de sa chambre, pâle, défait, moribond et soutenu par Mercédés. Quand il entre, Sévère est à droite au premier plan, Théodore et Ernest dans le fond où ils forment groupe.)
- JULIEN. Tous deux !... Où vont-ils ?... Qui les retient ?... Loin de moi, traîtres !... (Il veut se précipiter sur eux, mais les forces lui manquent et il chancelle.)
- SÉVERE. (Accourant pour le soutenir.) Mon frère !...
- JULIEN. Ils me trompaient, Sévère !... Ils mentaient !... Les misérables !... (Pendant qu'il prononce ces paroles, Mercédés et Sévère le conduisent jusqu'au fauteuil de droite.)

Tiens!.... Là!.... Regarde!.... Tous deux!.... Elle et Ernest!.... Pourquoi êtes-vous près l'un de l'autre?....

THÉODORE. } (S'éloignant l'un de l'autre.) Mais!

ERNEST.

JULIEN. Pourquoi n'approchez-vous pas? Théodore!....

THÉODORE. (Tendant les bras vers lui, mais sans s'approcher.) Mon cher Julien!....

JULIEN. Viens dans mes bras! (Théodore se précipite dans les bras de Julien, qui la serre contre lui. Silence.) (A son frère.) Tu le vois?.... Tu le vois?.... Je sais qu'elle me trompe!.... Et pourtant je la presse sur mon cœur!.... Je puis la tuer!.... Elle le mérite!.... Je la regarde!.... et je n'en ai plus le courage!

THÉODORE. Julien!

JULIEN. (Montrant Ernest.) Et lui?....

ERNEST. Monsieur!....

JULIEN. Et moi qui l'aimais!.... Tais-toi et approche.... (Ernest s'approche.) (Julien à Théodore.) Je suis encore votre maître!....

THÉODORE. Et moi, je t'appartiens tout entière!....

JULIEN. Ne dissimule pas!.... Ne me mens pas!....

MERCÉDÉS. (Cherchant à le calmer.) Au nom de Dieu!

SÉVERE. (Même jeu.) Julien!....

JULIEN. (A Sévère et à Mercédés.) Taisez-vous!.... Silence!.... (A Théodore.) Puisque je l'avais deviné!.... puisque je sais que tu l'aimes! (Théodore et Ernest veulent protester, mais il ne les laisse pas faire.) Madrid le sait!.... Madrid tout entier!....

ERNEST. Non, mon père!

THÉODORE. Cela n'est pas!

JULIEN. Ils le nient!.... Oui, ils le nient! Mais si cela est l'évidence, si moi-même, je le sens!.... ah le feu qui me dévore, illumine et éclaire mon cerveau!

ERNEST. C'est l'ébullition du sang, le délire de la fièvre, qui engendrent ces idées de trahison dans votre esprit. Ecoutez-moi, monsieur!

JULIEN. Tu vas me faire encore un mensonge!

ERNEST. (Montrant Théodore.) Elle est innocente!

JULIEN. Non!.... Je ne te crois pas!

ERNEST. Par la mémoire de mon père, je vous le jure!....

JULIEN. Ne profane ni son nom ni sa mémoire!

ERNEST. Par le dernier baiser de ma mère!....

JULIEN. Ah! il y a longtemps qu'il est effacé de ton front!

ERNEST. J'en ferai le serment, par tout ce que vous voudrez, ô mon père.... je jurerai!....

JULIEN. Pas de serments, pas de paroles mensongères, pas de protestations....

ERNEST. Que voulez-vous donc?

THÉODORE. Oui, que veux-tu?

JULIEN. Des faits!

ERNEST. Que désire-t-il, Théodore? Que nous demande-t-il?

THÉODORE. Je ne le sais pas.... Que faire, Ernest? Hélas! que faire?

JULIEN. (Qui les a suivis avec un regard fébrile et une instinctive méfiance.) Ah! devant moi, vous cherchez vos fourberies?.... Vous les concertez, infâmes! Je le vois!

ERNEST. Vous voyez avec la fièvre et non avec les yeux.

JULIEN. La fièvre, oui. Mais comme elle est de feu, ce feu a consummé le bandeau que vous m'aviez mis tous deux sur les yeux, et maintenant j'y vois!.... Parle, Ernest! Pourquoi tes yeux brillent-ils de cet éclat? Ce n'est pas l'éclat des larmes.... Viens.... Plus près.... plus près encore.... (Il l'oblige à s'approcher, lui fait baisser la tête et enfin Ernest tombe à genoux devant lui, de sorte que Julien

reste entre Théodore, qui est à son côté et Ernest qui est à ses pieds. Dans cette attitude, Julien passe sa main sur les yeux d'Ernest.) Tu vois bien?... pas la moindre larme!... ils sont secs!...

ERNEST. Pardonnez-moi!... pardonnez-moi!...

JULIEN. Si tu demandes pardon, c'est que tu confesses ta déloyauté.

ERNEST. Non.

JULIEN. Si.

ERNEST. Ce n'est pas pour cela!

JULIEN. Eh! bien alors, croisez vos regards devant moi!...

SÉVERE. Julien!

MERCÉDÉS. Mon père!

JULIEN. (A Théodore et à Ernest.) Est-ce que vous avez peur?... Ne vous aimez-vous pas d'un amour fraternel?... Eh bien! prouvez-le! Il y a dans la pupille de l'œil un reflet de l'âme, dont la chaste lumière se répand au dehors; échangez ce reflet en ma présence, et je verrai, oui je verrai de près, si ces rayons de lumière sont une simple flamme ou un incendie! Toi aussi, Théodore.... viens.... il faut me donner la preuve.... Venez!... tous deux!... plus près! (Il fait tomber Théodore à ses pieds, la rapproche de force d'Ernest, et les oblige tous deux à se regarder.)

THÉODORE. (S'arrachant par un violent effort.) Ah! non, jamais!

ERNEST. (Cherchant à se dégager, mais retenu par Julien.) Je ne puis!

JULIEN. Vous vous aimez!... vous vous aimez!... Je l'ai vu!... (A Ernest.) J'aurai ta vie!

ERNEST. Je suis prêt.

JULIEN. Tout ton sang.

ERNEST. Je vous le donne.

JULIEN. (Maintenant Ernest à genoux.) Je te défends de bouger.

THÉODORE. (Essayant de le calmer.) Julien!

JULIEN. Tu prends sa défense!... Toi, tu le défends!...

THÉODORE. Mais ce n'est pas pour lui!

SÉVERE. Julien, par Dieu, je t'en prie!...

JULIEN. (A Sévère.) Silence!... (Tenant toujours Ernest à ses pieds.) Mauvais ami!... mauvais fils!...

ERNEST. Mon père!

JULIEN. (Même jeu.) Déloyal!... Traître!...

ERNEST. Cela n'est pas, mon père!

JULIEN. Je vais mettre sur ton front le sceau de ta félonie.... aujourd'hui je te frappe de la main!... bientôt ce sera de mon épée!... (Il se redresse avec un reste de suprême énergie et le frappe au visage.)

ERNEST. (Il jette un cri terrible, se lève et court jusqu'à la gauche en se cachant la figure.) Ah!...

SÉVERE. C'est justice! (Il étend le bras vers Ernest.)

THÉODORE. Grand Dieu! (Elle se cache le visage dans ses mains et va tomber dans le fauteuil à droite.)

MERCÉDÉS. (A Ernest et cherchant à disculper Julien.) C'est un acte de folie!... (Tout cela très-rapide. Mouvement de stupeur. Julien, toujours debout, regardant Ernest. Mercédés et Sévère le retenant.)

JULIEN. Il n'y a pas de folie : il y a un châtement!... Qu'avais-tu donc pensé, misérable?

MERCÉDÉS. Allons, viens Julien!

SÉVERE. Oui, viens.

JULIEN. J'y vais!... (Il s'achemine avec difficulté jusqu'à sa chambre, soutenu par Sévère et Mercédés, mais en s'arrêtant plusieurs fois, pour regarder Ernest et Théodore.)

MERCÉDÉS. Faisons vite, Sévère!

JULIEN. Regardez-les!.... ces infâmes!.... j'ai fait justice, n'est-ce pas?.... C'est ma conviction.

SÉVÈRE. Pour l'amour de Dieu, Julien!.... Si tu m'aimes, viens!....

JULIEN. Toi seul! Oui je t'aime!.... il n'y a que toi qui m'as aimé ici-bas!....
(Il l'embrasse.)

SÉVÈRE. Oui, certes!

JULIEN. (Il continue à marcher; près de la porte il s'arrête et regarde encore Ernest et Théodore.) Elle a des larmes, mais c'est pour lui!.... Elle me laisse partir sans me suivre!.... Elle ne voit même pas.... que je me meurs!.... Car, c'est vrai.... je me meurs....

SÉVÈRE. Julien!....

JULIEN. (S'arrêtant à la porte.) Attends.... Attends.... Déshonneur pour déshonneur!.... Adieu, Ernest! (Julien, Sévère et Mercédés sortent par la droite au second plan.)

SCENE X.

THÉODORE, ERNEST. (Ernest se laisse tomber sur le fauteuil près de la table. Théodore reste à droite.
Un silence.)

ERNEST. (A part.) À quoi sert donc la loyauté ici-bas!

THÉODORE. (Idem.) À quoi sert l'innocence!

ERNEST. (Idem.) Je sens ma conscience s'obscurcir.

THÉODORE. (Idem.) Pitié, mon Dieu, pitié!

ERNEST. (Idem.) Sort cruel!

THÉODORE. (Idem.) Triste destinée!

ERNEST. (Idem.) Pauvre enfant!

THÉODORE. (Idem.) Malheureux Ernest!

SÉVÈRE. (Dans la coulisse: tout ce qui suit doit être dit avec une suprême angoisse.) Mon frère!....

MERCÉDÉS. Au secours! Au secours!

PEPITO. Vite, au secours! (Ernest et Théodore se lèvent et s'approchent l'un de l'autre.)

THÉODORE. Quel cri de douleur!....

ERNEST. Un cri de mort!....

THÉODORE. Courons!

ERNEST. Où cela!

THÉODORE. Là.

ERNEST. (La retenant.) Nous ne le pouvons pas.

THÉODORE. Pourquoi non? (Avec anxiété.) Je veux qu'il vive, moi!

ERNEST. (Même jeu.) Et moi donc! (Montrant la chambre de Julien.) Mais je ne puis....

THÉODORE. Moi, j'y vais. (Elle va en courant jusqu'à la porte.)

SCENE DERNIERE.

THÉODORE, ERNEST, SÉVÈRE, PEPITO. (Les personnages sont placés dans l'ordre suivant: Ernest debout, au centre. Théodore à la porte de la chambre de Julien. Puis Sévère qui lui barre le chemin, et qui sort un moment après Pepito.)

PEPITO. Où vas-tu?

THÉODORE. (Avec un cri de désespoir.) Je veux le voir!

PEPITO. Cela n'est pas possible!

SÉVÈRE. On ne passe pas!.... Cette femme chez moi!.... (S'adressant à Pepito.) Chasse-la!.... cette femme!.... Sans pitié!.... à l'instant!

ERNEST. Que dit-il?

THÉODORE. Je sens que je deviens folle!

SÉVERE. Même si ta mère se mettait devant elle pour la défendre, je t'ordonne, mon fils, d'exécuter ce que je dis! (À Pepito, avec un ton de colère furieuse.) Si elle supplie, laisse-la supplier!.... Si elle implore, laisse-la implorer!.... Si elle pleure..... n'écoute rien, laisse-la pleurer! Jette-la dehors, vite..... Ou sans cela je la tue!

THÉODORE. C'est donc l'ordre de Julien!....

SÉVERE. Oui, de Julien!

ERNEST. De son mari?.... Cela ne peut pas être!

THÉODORE. Je veux le voir!....

SÉVERE. Ah! tu veux le voir!.... Tu vas être satisfaite!.... Mais après, hors d'ici!

PEPITO. (Comme s'interposant.) Mon père!

SÉVERE. (Écartant Pepito.) Laisse-moi.....

THÉODORE. Tout cela n'est pas possible!

PEPITO. Oh! c'est horrible!

THÉODORE. C'est un mensonge!

SÉVERE. (Il prend Théodore par le bras, l'entraîne jusqu'à la porte de la chambre de Julien, lève la portière et lui montre l'intérieur.) Viens, Théodore..... viens..... et regarde!....

THÉODORE. Lui!.... Julien!.... mon cher Julien!.... mort!.... (Elle dit cela en reculant, avec des gestes tragiques, et tombe en s'affaissant au milieu de la scène.)

ERNEST. (Se cachant le visage.) Mort!.... Mon père!.... (Un silence. Sévère les contemple d'un œil farouche.)

SÉVERE. (À son fils, en désignant Théodore.) Enlève-la!

ERNEST. (Se mettant devant le corps de Théodore.) Cruel!

PEPITO. (Avec hésitation.) Mais, mon père.

SÉVERE. (À son fils.) C'est ma volonté. Pourquoi hésites-tu?

ERNEST. Pitié!

SÉVERE. De la pitié!.... Oui, dans le genre de celle qu'elle a eue pour lui! (Il désigne le chambre de Julien.)

ERNEST. Ah!.... le sang me monte au cerveau!.... Je quitterai l'Espagne!

SÉVERE. Que nous importe. À votre aise.

ERNEST. Je mourrai!

SÉVERE. La vie est courte.

ERNEST. Pour la dernière fois, ayez pitié.

SÉVERE. Non!.... (À son fils.) Obéis!

ERNEST. Mais elle est innocente! Je vous l'affirme, je vous le jure!....

PEPITO. (Intercédant.) Mon père!

SÉVERE. (Montrant Ernest à Pepito et avec mépris.) Il ment!....

ERNEST. Ah! tu veux me rejeter dans le courant et tu me repousses du pied?.... Soit, je ne lutte plus, et je me laisse emporter! Je ne sais pas ce qu'elle pensera (désignant Théodore) de tes offenses; ses lèvres sont muettes et sa pensée est engourdie. Mais ce que je pense, moi..... je vais te le dire!

SÉVERE. C'est inutile! Et personne ne m'empêchera d'exécuter moi-même.... (Il se rapproche de Théodore.)

PEPITO. (Le retenant.) Mon père.....

ERNEST. Assez!.... (Un silence.) Que personne ne touche à cette femme: elle m'appartient. Le monde l'a voulu ainsi: j'accepte son arrêt. Il l'a jetée dans mes bras!.... Soit!.... Viens, Théodore! (Il la soulève et la soutient contre lui, soit en ce moment, soit au moment que l'acteur croira le plus convenable.) Tu la chasses de cette maison!.... Nous t'obéissons.

SÉVERE. Enfin !.... infâme !

PEPITO. Misérable !

ERNEST. Tout ce que vous voudrez. Maintenant vous avez raison !.... Maintenant j'avoue !.... Vous avez voulu de la passion ?.... Eh bien ! oui, c'est de la passion, du délire !.... Vous avez voulu de l'amour ?.... Eh bien ! oui, c'est un amour immense !.... Vous avez voulu plus encore ?.... Eh bien ! plus encore, si cela vous plaît ; rien ne m'effraye désormais !.... Vous avez semé le mensonge..... et moi j'en récolte les fruits !.... Et dites-le !.... racontez-le !.... que les échos de la ville en répercutent la nouvelle ! Mais si quelqu'un demande quel a été le médiateur infâme de cette infamie, répondez à celui-là : « C'est toi-même et tu l'ignorais, et avec toi la langue des imprudents et des sots ! » Viens, Théodore, l'ombre de ma mère dépose un baiser sur ton front sans tache..... Adieu !.... Maintenant elle m'appartient !.... Quand viendra notre heure suprême, Dieu jugera entre vous et moi !... (Il prend Théodore dans ses bras pour l'emporter, la soulevant de terre tout en jetant à Sévère et à Pepito un défi du regard et du geste. Sévère et Pepito demeurent au premier plan abasourdis.)

FIN DU DRAME.

